

CR 2006/34

**International Court
of Justice**

**Cour internationale
de Justice**

THE HAGUE

LA HAYE

YEAR 2006

Public sitting

held on Thursday 20 April 2006, at 3 p.m., at the Peace Palace,

President Higgins presiding,

*in the case concerning the Application of the Convention on the Prevention and Punishment
of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina v. Serbia and Montenegro)*

VERBATIM RECORD

ANNÉE 2006

Audience publique

tenue le jeudi 20 avril 2006, à 15 heures, au Palais de la Paix,

sous la présidence de Mme Higgins, président,

*en l'affaire relative à l'Application de la convention pour la prévention et la répression du
crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Serbie-et-Monténégro)*

COMPTE RENDU

Present: President Higgins
Vice-President Al-Khasawneh
Judges Ranjeva
Shi
Koroma
Parra-Aranguren
Owada
Simma
Tomka
Abraham
Keith
Sepúlveda
Bennouna
Skotnikov
Judges *ad hoc* Mahiou
Kreća
Registrar Couvreur

Présents : Mme Higgins, président
M. Al-Khasawneh, vice-président
MM. Ranjeva
Shi
Koroma
Parra-Aranguren
Owada
Simma
Tomka
Abraham
Keith
Sepúlveda
Bennouna
Skotnikov, juges
MM. Mahiou,
Kreća, juges *ad hoc*
M. Couvreur, greffier

The Government of Bosnia and Herzegovina is represented by:

Mr. Sakib Softić,

as Agent;

Mr. Phon van den Biesen, Attorney at Law, Amsterdam,

as Deputy Agent;

Mr. Alain Pellet, Professor at the University of Paris X-Nanterre, Member and former Chairman of the International Law Commission of the United Nations,

Mr. Thomas M. Franck, Professor of Law Emeritus, New York University School of Law,

Ms Brigitte Stern, Professor at the University of Paris I,

Mr. Luigi Condorelli, Professor at the Faculty of Law of the University of Florence,

Ms Magda Karagiannakis, B.Ec, LL.B, LL.M., Barrister at Law, Melbourne, Australia,

Ms Joanna Korner, Q.C., Barrister at Law, London,

Ms Laura Dauban, LL.B (Hons),

Mr. Antoine Ollivier, Temporary Lecturer and Research Assistant, University of Paris X-Nanterre,

as Counsel and Advocates;

Mr. Morten Torkildsen, BSc, MSc, Torkildsen Granskin og Rådgivning, Norway,

as Expert Counsel and Advocate;

H.E. Mr. Fuad Šabeta, Ambassador of Bosnia and Herzegovina to the Kingdom of the Netherlands,

Mr. Wim Muller, LL.M, M.A.,

Mr. Mauro Barelli, LL.M (University of Bristol),

Mr. Ermin Sarajlija, LL.M,

Mr. Amir Bajrić, LL.M,

Ms Amra Mehmedić, LL.M,

Le Gouvernement de la Bosnie-Herzégovine est représenté par :

M. Sakib Softić,

comme agent;

M. Phon van den Biesen, avocat, Amsterdam,

comme agent adjoint;

M. Alain Pellet, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, membre et ancien président de la Commission du droit international des Nations Unies,

M. Thomas M. Franck, professeur émérite à la faculté de droit de l'Université de New York,

Mme Brigitte Stern, professeur à l'Université de Paris I,

M. Luigi Condorelli, professeur à la faculté de droit de l'Université de Florence,

Mme Magda Karagiannakis, B.Ec., LL.B., LL.M., *Barrister at Law*, Melbourne (Australie),

Mme Joanna Korner, Q.C., *Barrister at Law*, Londres,

Mme Laura Dauban, LL.B. (Hons),

M. Antoine Ollivier, attaché temporaire d'enseignement et de recherche à l'Université de Paris X-Nanterre,

comme conseils et avocats;

M. Morten Torkildsen, BSc., MSc., Torkildsen Granskin og Rådgivning, Norvège,

comme conseil-expert et avocat;

S. Exc. M. Fuad Šabeta, ambassadeur de Bosnie-Herzégovine auprès du Royaume des Pays-Bas,

M. Wim Muller, LL.M., M.A.,

M. Mauro Barelli, LL.M. (Université de Bristol),

M. Ermin Sarajlija, LL.M.,

M. Amir Bajrić, LL.M.,

Mme Amra Mehmedić, LL.M.,

Ms Isabelle Moulier, Research Student in International Law, University of Paris I,

Mr. Paolo Palchetti, Associate Professor at the University of Macerata (Italy),

as Counsel.

The Government of Serbia and Montenegro is represented by:

Mr. Radoslav Stojanović, S.J.D., Head of the Law Council of the Ministry of Foreign Affairs of Serbia and Montenegro, Professor at the Belgrade University School of Law,

as Agent;

Mr. Saša Obradović, First Counsellor of the Embassy of Serbia and Montenegro in the Kingdom of the Netherlands,

Mr. Vladimir Cvetković, Second Secretary of the Embassy of Serbia and Montenegro in the Kingdom of the Netherlands,

as Co-Agents;

Mr. Tibor Varady, S.J.D. (Harvard), Professor of Law at the Central European University, Budapest and Emory University, Atlanta,

Mr. Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., F.B.A., Member of the International Law Commission, member of the English Bar, Distinguished Fellow of the All Souls College, Oxford,

Mr. Xavier de Roux, Master in law, avocat à la cour, Paris,

Ms Nataša Fauveau-Ivanović, avocat à la cour, Paris and member of the Council of the International Criminal Bar,

Mr. Andreas Zimmermann, LL.M. (Harvard), Professor of Law at the University of Kiel, Director of the Walther-Schücking Institute,

Mr. Vladimir Djerić, LL.M. (Michigan), Attorney at Law, Mikijelj, Janković & Bogdanović, Belgrade, and President of the International Law Association of Serbia and Montenegro,

Mr. Igor Olujić, Attorney at Law, Belgrade,

as Counsel and Advocates;

Ms Sanja Djajić, S.J.D., Associate Professor at the Novi Sad University School of Law,

Ms Ivana Mroz, LL.M. (Indianapolis),

Mr. Svetislav Rabrenović, Expert-associate at the Office of the Prosecutor for War Crimes of the Republic of Serbia,

Mme Isabelle Moulier, doctorante en droit international à l'Université de Paris I,

M. Paolo Palchetti, professeur associé à l'Université de Macerata (Italie),

comme conseils.

Le Gouvernement de la Serbie-et-Monténégro est représenté par :

M. Radoslav Stojanović, S.J.D., chef du conseil juridique du ministère des affaires étrangères de la Serbie-et-Monténégro, professeur à la faculté de droit de l'Université de Belgrade,

comme agent;

M. Saša Obradović, premier conseiller à l'ambassade de Serbie-et-Monténégro au Royaume des Pays-Bas,

M. Vladimir Cvetković, deuxième secrétaire à l'ambassade de Serbie-et-Monténégro au Royaume des Pays-Bas,

comme coagents;

M. Tibor Varady, S.J.D. (Harvard), professeur de droit à l'Université d'Europe centrale de Budapest et à l'Université Emory d'Atlanta,

M. Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., F.B.A., membre de la Commission du droit international, membre du barreau d'Angleterre, *Distinguished Fellow* au All Souls College, Oxford,

M. Xavier de Roux, maîtrise de droit, avocat à la cour, Paris,

Mme Nataša Fauveau-Ivanović, avocat à la cour, Paris, et membre du conseil du barreau pénal international,

M. Andreas Zimmermann, LL.M. (Harvard), professeur de droit à l'Université de Kiel, directeur de l'Institut Walther-Schücking,

M. Vladimir Djerić, LL.M. (Michigan), avocat, cabinet Mikijelj, Janković & Bogdanović, Belgrade, et président de l'association de droit international de la Serbie-et-Monténégro,

M. Igor Olujić, avocat, Belgrade,

comme conseils et avocats;

Mme Sanja Djajić, S.J.D, professeur associé à la faculté de droit de l'Université de Novi Sad,

Mme Ivana Mroz, LL.M. (Indianapolis),

M. Svetislav Rabrenović, expert-associé au bureau du procureur pour les crimes de guerre de la République de Serbie,

Mr. Aleksandar Djurdjić, LL.M., First Secretary at the Ministry of Foreign Affairs of Serbia and Montenegro,

Mr. Miloš Jastrebić, Second Secretary at the Ministry of Foreign Affairs of Serbia and Montenegro,

Mr. Christian J. Tams, LL.M. PhD. (Cambridge), Walther-Schücking Institute, University of Kiel,

Ms Dina Dobrkovic, LL.B.,

as Assistants.

M. Aleksandar Djurdjić, LL.M., premier secrétaire au ministère des affaires étrangères de la Serbie-et-Monténégro,

M. Miloš Jastrebić, deuxième secrétaire au ministère des affaires étrangères de la Serbie-et-Monténégro,

M. Christian J. Tams, LL.M., PhD. (Cambridge), Institut Walther-Schücking, Université de Kiel,

Mme Dina Dobrkovic, LL.B.,

comme assistants.

The PRESIDENT: Please be seated. Professor Condorelli.

M. CONDORELLI :

**L'ATTRIBUTION A L'ETAT DES VIOLATIONS DE LA CONVENTION DE 1948 ET
LA PERTINENCE DE LA QUESTION DE LA MENS REA**

Introduction

1. Madame le président, Messieurs les juges, dans leurs plaidoiries les éminents représentants de la Partie adverse ont soulevé à plusieurs reprises des doutes et des objections quant à la possibilité d'envisager, sur la base de la convention de 1948, une responsabilité internationale de l'Etat défendeur pour génocide (ou pour complicité dans le génocide, incitation, etc.). Ces doutes et ces objections, d'après ce qu'on a pu glaner au fil des diverses interventions, n'ont pas, à leur base, une interprétation unitaire de la convention. D'une part, en effet, un plaideur — le professeur Brownlie — a proposé encore une fois devant vous la thèse, pour ainsi dire radicale, d'après laquelle la convention ne couvrirait tout simplement pas le génocide (ou les actes ancillaires) perpétrés par l'Etat, mais s'occuperait exclusivement des obligations de prévenir et de punir les individus génocides; d'autre part, un plaideur différent — M^e de Roux — a fait valoir que la responsabilité internationale de l'Etat pour génocide pourrait bien être envisagée, mais à une condition précise : il faudrait d'abord établir qu'un individu déterminé a effectivement commis le génocide (c'est-à-dire a perpétré l'*actus reus* pertinent avec la *mens rea* nécessaire d'après la convention), puis il faudrait établir que cet individu est un organe ou agent de l'Etat ayant agi en cette qualité, et que par conséquent ses actes sont attribuables à l'Etat en question¹.

2. Je ne vais pas revenir encore, après les éloquents remarques présentées par mon collègue et ami, le professeur Franck, sur la théorie, concernant l'interprétation de la convention, que le professeur Brownlie soutient pour le compte de la Serbie-et-Monténégro aux fins de la présente procédure, au mépris à vrai dire, tant de la lettre même de l'instrument que de la jurisprudence de votre Cour. Je me bornerai seulement à noter que la Partie adverse n'a pas la moindre hésitation à mettre en péril sa propre crédibilité en soufflant alternativement le chaud et le froid sur le même

¹ CR 2006/20, p. 20-22, par. 341-347.

sujet suivant les circonstances, c'est-à-dire suivant la position de demandeur ou de défendeur qu'il est amené à assumer devant la Cour. Ainsi, en 1999-2004 la Serbie-et-Monténégro, Etat demandeur, laissait dire au professeur Brownlie que les Etats membres de l'OTAN devaient être qualifiés, sur la base de la convention de 1948, comme responsables du crime de génocide prétendument perpétré au moyen des bombardements aériens visant le territoire yougoslave²; alors qu'aujourd'hui, parlant toujours au nom de la Serbie-et-Monténégro mais cette fois-ci en position de défendeur, le professeur Brownlie voudrait vous faire croire que ce que qu'il soutenait hier avec tant de chaleur était faux et qu'en vérité la convention ne s'occupe pas de la responsabilité des Etats pour génocide, mais seulement de leur obligation de prévention et de répression du crime de génocide perpétré par des individus.

3. Je ne vais pas m'attarder sur une thèse pareille, dont l'absurdité d'ailleurs saute aux yeux, d'autant plus si l'on songe que l'interprétation préconisée de la convention de 1948, instrument qui fut indiscutablement conçu en songeant notamment à la Shoah, rendrait celui-ci inapplicable justement aux génocides du même type que la Shoah, c'est-à-dire programmés et exécutés par l'Etat. En revanche, le thème sur lequel le demandeur entend attirer maintenant à nouveau l'attention de la Cour est celui de savoir comment joue la notion de génocide (ou de crime ancillaire) lorsque ce qui est en cause n'est pas la responsabilité pénale de l'individu, mais la responsabilité internationale de l'Etat. La question qui se pose, et qui est posée par nos contradicteurs, est celle relative à l'appréciation de l'intention criminelle. Autrement dit, puisque chacun des actes figurant dans la liste de l'article II de la convention ne peut être qualifié de génocide (ou d'acte ancillaire, pour ce qui est de l'article III) que lorsqu'il est accompli avec l'«intention de détruire en tout ou en partie un groupe national, ethnique...», etc., il importe alors de préciser encore davantage — en complétant et confirmant à l'aide de la jurisprudence et de la pratique internationale les concepts présentés avec éloquence par le professeur Franck — comment une telle intention doit être appréciée aux fins de la responsabilité de l'Etat pour génocide. A quelles conditions, en somme, peut-on parler d'intention génocide de l'Etat ?

² Voir, par exemple, CR 99/25, p. 10 et suiv. (Brownlie); CR 2004/14, p. 24 et suiv. (Brownlie).

4. Il va de soi, Madame le président, que la question évoquée n'a pas à être soulevée lorsque le fait illicite attribué à l'Etat n'est pas celui d'avoir perpétré lui-même le génocide ou l'un des autres actes listés à l'article III, mais plutôt d'avoir engagé sa responsabilité internationale au titre de l'article I de la convention, à cause de la violation de l'obligation de prévenir et punir les comportements interdits de particuliers. Dans un tel cas, l'intention de détruire reste bien un élément nécessaire pour que le crime du particulier concerné puisse être qualifié de génocide, alors qu'aucun *dolus specialis*, aucune *men reas* particulière de l'Etat ne doit être vérifié pour établir qu'il y a eu de sa part manquement à l'obligation de prévention et/ou de répression.

5. Madame le président, Messieurs les juges, ainsi que vous l'avez lu et entendu d'innombrables fois, la Bosnie-Herzégovine vous demande de dire et de juger que le défendeur a commis de multiples violations des obligations consacrées par la convention, y compris — comme j'ai eu l'honneur de le plaider déjà au premier tour — celles de prévention et de répression. En considération de cela, il me semble alors approprié de présenter d'abord à la Cour quelques remarques visant à mettre encore mieux en évidence que toutes les conditions nécessaires sont pleinement réunies pour pouvoir affirmer qu'il y a bien eu en l'espèce violation de l'obligation de prévenir et de punir. Ensuite j'en viendrai aux questions concernant l'attribution à l'Etat défendeur de l'intention génocide.

Le défendeur a violé l'obligation de prévenir les violations de la convention de 1948

6. Madame le président, la thèse principale présentée à votre Cour par le demandeur, et dont le bien-fondé vous a déjà été démontré, est que le génocide perpétré contre les non-Serbes de Bosnie-Herzégovine est un fait attribuable à la Serbie-et-Monténégro dont il engage la responsabilité internationale. Or, il va de soi que la conclusion d'après laquelle la Serbie-et-Monténégro est internationalement responsable du génocide implique que, en plus de la violation de l'obligation de ne pas commettre un tel crime, il y a eu aussi, en amont, violation de l'obligation de prévenir. Mais admettons maintenant pour un seul instant, *quod non*, que soit fondée l'hypothèse qu'articule lors de son audition, le 24 mars dernier, le général Rose, notamment lorsqu'il répondait à la question posée par le juge Simma³ : s'il est vrai que des atrocités ont été

³ CR 2006/26, p. 34 et suiv.

commises par toutes les Parties au conflit en Bosnie-Herzégovine, seul le régime de Pale a perpétré un génocide; toutefois le général, après avoir affirmé qu'il n'a pas vu de preuves suffisantes de l'implication directe de Belgrade, a signalé également qu'il n'était non plus en mesure d'exclure une telle implication. Imaginons donc pour un seul moment que votre Cour décide de partager l'opinion d'après laquelle le génocide commis contre les non-Serbes de Bosnie-Herzégovine ne pourrait pas être imputé à l'Etat défendeur à défaut de preuves suffisantes quant à son implication directe : dans ce cas, votre Cour devrait alors se poser de manière autonome la question de vérifier si l'Etat défendeur ne s'est pas rendu responsable, non pas du génocide (ou d'actes ancillaires), mais du manquement à l'obligation de prévention. Permettez-moi de mettre en évidence que, même dans une telle hypothèse, la violation de l'obligation en question serait aisée à établir.

The PRESIDENT: Professor Condorelli, could you kindly for the interpreters speak just a little bit more slowly?

M. CONDORELLI : Oui, Madame.

7. Je n'ai pas besoin de revenir sur la notion même de prévention, qui signifie, pour l'Etat concerné, obligation de «prendre toutes les mesures nécessaires en son pouvoir afin de prévenir la commission du crime de génocide» (*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie (Serbie et Monténégro))*, mesures conservatoires, ordonnance du 8 avril 1993, C.I.J. Recueil 1993, p. 24, par. 52). C'est la définition qu'en donne votre Cour dans le dispositif de son ordonnance du 8 avril 1993 en la présente affaire, repris et confirmé dans l'ordonnance suivante du 13 septembre 1993. J'ai déjà eu l'occasion de rappeler également que tous les Etats doivent s'acquitter de cette obligation non seulement dans leur propre territoire souverain, mais également *extra territorium* : en effet, tout Etat, quand il exerce des fonctions étatiques — que ce soit légalement ou illégalement — sur un territoire qui n'est pas le sien, doit respecter les règles internationales pertinentes par rapport aux fonctions exercées. Dans les deux ordonnances que j'ai citées, votre Cour s'était référée justement — il faut le souligner — aux activités de la RFY *extra territorium* : il convient de citer à la lettre le passage pertinent :

«Le Gouvernement de la République fédérative de Yougoslavie (Serbie et Monténégro) doit en particulier veiller à ce qu'aucune des unités militaires, paramilitaires ou unités armées irrégulières qui pourraient relever de son autorité ou bénéficier de son appui, ni aucune organisation ou personne qui pourraient se trouver sous son pouvoir, son autorité, ou son influence ne commettent le crime de génocide, ne s'entendent en vue de commettre ce crime, n'incitent directement et publiquement à le commettre ou ne s'en rendent complices, qu'un tel crime soit dirigé contre la population musulmane de Bosnie-Herzégovine, ou contre tout autre groupe national, ethnique, racial ou religieux.» (*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie (Serbie et Monténégro)*), mesures conservatoires, ordonnance du 8 avril 1993, C.I.J. Recueil 1993, p. 24, par. 52.)

8. Madame le président, l'obligation de prévenir est une typique obligation de «due diligence» (ou «diligence due»), dont on peut identifier les aspects essentiels à l'aide de la jurisprudence de la Cour. En effet, dans l'arrêt de 1980 en l'affaire du *Personnel diplomatique et consulaire*, la Cour, en discutant des obligations de protection et prévention pesant sur l'Etat accréditaire par rapport aux locaux et au personnel diplomatiques et consulaires d'autres Etats, avait présenté une sorte de paradigme général quant au mode de fonctionnement de ce genre d'obligations. La Cour avait jugé que l'Iran avait agi de manière illicite parce qu'elle avait constaté que : *primo*, les autorités iraniennes étaient conscientes des obligations pesant sur l'Etat accréditaire en la matière; *secundo*, elles étaient également conscientes «des mesures urgentes de leur part qui s'imposaient»; *tertio*, elles «disposaient des moyens pour s'acquitter de leurs obligations»; et, *quarto*, elles «avaient totalement manqué à utiliser les moyens dont elles disposaient» (*Personnel diplomatique et consulaire des Etats-Unis à Téhéran*, arrêt, C.I.J. Recueil 1980, p. 32-33, par. 68).

9. Appliquons, si vous le voulez bien, cet utile paradigme à notre cas. Il n'y a pas besoin de beaucoup de mots pour ce qui est de la première condition : les autorités de l'Etat défendeur ne pouvaient d'aucune façon ignorer les principes de droit international en matière de génocide et les obligations *erga omnes* qu'ils imposent à tous les Etats dans cette matière. Le brocard *ignorantia juris non excusat*, évidemment, n'est jamais pertinent pour le droit, et en particulier pour des principes aussi fondamentaux que ceux relatifs à l'obligation de prévenir et réprimer le génocide, que votre Cour a défini à juste titre comme appartenant au *jus cogens*.

10. D'ailleurs le défendeur ne prétend pas le contraire. Il a essayé de s'abriter exclusivement derrière une prétendue inapplicabilité *ratione loci* des obligations pertinentes. L'argument avancé

devant votre Cour — vous l'avez entendu — est que, à partir de l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine et de la formation de la Republika Srpska, le territoire où le génocide a été perpétré n'était plus soumis à son contrôle et à sa juridiction. Mais c'est un argument qui ne tient pas la route pour toutes les raisons que j'ai déjà eu l'honneur d'illustrer, notamment au premier tour de plaidoiries, en me basant sur la jurisprudence de la Cour : je n'y reviendrai pas encore une fois en détail, d'autant plus que le bien-fondé de notre analyse n'a été nullement mis en doute par la Partie adverse jusqu'ici. Je me limiterai donc exclusivement à signaler, à rappeler encore une fois, l'*obiter dictum* de votre Cour d'après quoi «l'obligation qu'a ... chaque Etat de prévenir et réprimer le crime de génocide n'est pas limitée territorialement par la convention» (*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie), exceptions préliminaires, C.I.J. Recueil 1996 (II), p. 616, par. 31*). Tout en laissant de côté la question, qui n'est évidemment pas pertinente ici, de savoir si un Etat peut ou doit intervenir à l'étranger pour prévenir et/ou stopper un génocide, il est indiscutable qu'un Etat doit tout au moins, afin de s'acquitter de son obligation de prévention, s'abstenir d'accorder de l'aide à ceux qui commettent un génocide dans un autre pays. De plus, si un Etat exerce effectivement (que ce soit légalement ou illégalement) des fonctions étatiques par rapport à un territoire qui n'est pas le sien, il doit alors prendre toutes les mesures en son pouvoir aux fins de la prévention et de la répression : la Cour — je l'ai souligné — l'a dit on ne peut plus clairement.

11. En somme, la question correcte à poser est la suivante : Le défendeur exerçait-il, par rapport au territoire de la Bosnie-Herzégovine, des fonctions, pouvoirs ou activités qui lui auraient permis de prévenir le génocide ou de l'arrêter, ou tout au moins de s'engager dans cette action ? Il est évident que, si — ainsi qu'on le verra tout de suite — la réponse à cette question devait être positive, il s'ensuivrait alors que l'obligation d'agir pour prévenir et arrêter le génocide était parfaitement applicable au défendeur.

12. Deuxième condition : Peut-on affirmer que les autorités du défendeur étaient conscientes de l'existence d'une situation gravissime, imposant l'adoption de mesures urgentes afin d'arrêter le génocide et d'en prévenir la continuation ? Ce serait ridicule, Madame le président, de prétendre le contraire, si l'on songe même seulement à la masse extraordinaire de cris d'alarme, d'appels, de mises en demeure, d'enquêtes, de résolutions, de décisions et mesures de tout genre venant des

instances internationales diverses, y compris en particulier le Conseil de sécurité et l'Assemblée générale des Nations Unies, sans oublier bien évidemment votre Cour et ses ordonnances de 1993 : je m'exempte, à ce stade du débat judiciaire, de dresser encore une fois la liste de tous les documents y relatifs, la Cour les connaît très bien.

13. Venons alors à la troisième condition : Peut-on alléguer que les autorités du défendeur disposaient des moyens qui auraient permis à celui-ci de s'acquitter de l'obligation de prévention et répression ? Autrement dit, auraient-elles pu, en employant des mesures pleinement en leur pouvoir, empêcher le génocide et/ou l'arrêter ? Madame et Messieurs les juges, je dois — pour assister la Cour quant à la réponse qu'il convient de donner à cette question — rappeler quelle est l'hypothèse que je suis en train d'explorer : c'est l'hypothèse d'après laquelle votre Cour déciderait que l'appui et le soutien massifs et continus dont la Republika Srpska et son armée ont joui de la part du défendeur ne suffiraient pas pour attribuer à celui-ci le génocide perpétré par elles. Or, il va de soi qu'une telle conclusion, si elle était arrêtée par votre Cour, n'impliquerait évidemment pas la négation de la réalité de ce soutien et de cet appui, qui sont des faits notoires, constatés par les autorités internationales, prouvés au-delà de tout doute par la Bosnie-Herzégovine, vérifiés à de nombreuses occasions par la jurisprudence du TPIY et, d'ailleurs, admis *de plano* par la Partie défenderesse, qui même en revendique la pleine légalité.

14. Madame le président, je n'ai pas besoin de détailler ici la dimension, l'importance, la permanence et les modes innombrables de ce soutien, qui a fourni à la Republika Srpska la presque totalité des ressources économiques, financières, militaires grâce auxquelles celle-ci a vécu et agi pendant toutes les années du génocide : la Bosnie-Herzégovine en a présenté à la Cour une démonstration complète. Pour les besoins de mon analyse il s'impose de souligner que le soutien en question a porté essentiellement sur l'ensemble des ressources humaines et matérielles nécessaires pour mener la guerre et par lesquelles l'entreprise génocidaire a été menée à bon port. C'est dire que le défendeur, non seulement ne pouvait ignorer quel usage était fait par la Republika Srpska et son armée de l'aide et de l'assistance qui lui étaient octroyées, mais avait à l'évidence à sa disposition toute la panoplie des moyens qui auraient pu empêcher le génocide ou l'arrêter, si seulement il avait dosé et modulé son appui et s'il en avait conditionné la continuation au respect des impératifs internationaux pertinents.

15. Or, rien, absolument rien n'a été fait par le défendeur dans ce but; aucun des moyens à sa disposition (qui auraient pu être absolument décisifs, vu la condition de totale dépendance de la Republika Srpska par rapport à la RFY) n'a jamais été employé; aucune mesure idoine à assurer le respect des principes de la convention n'a jamais été mise en œuvre et n'a d'ailleurs été portée à l'attention de la Cour, l'agent adjoint de la Bosnie-Herzégovine l'a souligné avec force mardi dernier. La Cour voudra sans doute considérer que le silence total de la Partie adverse à ce sujet équivaut en l'espèce à un aveu.

16. En somme, il est absolument incontestable que les autorités de l'Etat défendeur ont violé gravement l'obligation de prévention du génocide puisque — j'utilise le langage de votre Cour dans l'arrêt de 1980 que j'ai cité précédemment — elles «ont manqué à utiliser les moyens dont elles disposaient pour s'acquitter de leur obligation» (*Personnel diplomatique et consulaire des Etats-Unis à Téhéran (Etats-Unis d'Amérique c. Iran)*, arrêt, C.I.J. Recueil 1980, p. 33, par. 68).

17. Permettez-moi, Madame et Messieurs les juges, de conclure sur ce dossier de la prévention en raccordant le point de vue exposé maintenant à l'approche générale soutenue devant votre Cour par la Bosnie-Herzégovine. Celle-ci (c'est sa thèse principale) vous prie de dire et de juger que le défendeur a engagé sa responsabilité internationale pour violation de la convention de 1948, étant donné que les auteurs du génocide contre les non-Serbes de Bosnie-Herzégovine étaient à qualifier d'organes ou agents du défendeur, dont les comportements lui sont attribuables. Si toutefois il devait arriver, *quod non*, que vous ne soyez pas convaincus, ni de l'implication active et directe du défendeur dans le génocide, ni du fait que l'aide et le soutien offerts par lui aux auteurs du génocide étaient suffisants pour que ceux-ci puissent être définis comme ses organes ou agents, la Bosnie-Herzégovine vous demande alors de juger que par cette aide et ce soutien, ainsi que par leur maintien, le défendeur a enfreint gravement l'obligation de prévention consacrée par la même convention.

18. Je n'ai aucun besoin de rappeler qu'en décidant de la sorte votre Cour ferait application d'une méthode d'analyse juridique très largement consacrée par sa jurisprudence. Vous aviez, par exemple, dans l'arrêt de 1980 en l'affaire du *Personnel diplomatique et consulaire*, considéré que l'attaque des manifestants iraniens à l'ambassade des Etats-Unis à Téhéran, et la prise d'otages conséquente, n'étaient pas le fait d'organes ou d'agents de l'Etat iranien et n'engageaient donc pas

à ce titre la responsabilité internationale de l'Etat en question, mais vous avez jugé que ces événements mettaient en évidence un autre fait internationalement illicite attribuable, lui, à l'Etat, à savoir l'inaction des autorités iraniennes qui avaient omis de protéger les locaux et le personnel diplomatique américain, alors qu'ils avaient les moyens pour s'acquitter des obligations internationales relatives aux immunités diplomatiques (*Personnel diplomatique et consulaire des Etats-Unis à Téhéran (Etats-Unis d'Amérique c. Iran)*, arrêt, C.I.J. Recueil 1980, par. 61-67). Puis, en 1986, en l'affaire des *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci*, vous aviez décidé que l'aide donnée par les Etats-Unis d'Amérique aux *contras* n'avait pas fait de ces individus des agents de l'Etat, et que par conséquent leurs activités n'étaient pas imputables à celui-ci; mais vous n'avez pas manqué de constater par la suite qu'une telle aide était de toute façon un fait illicite attribuable au même Etat, comportant la violation, entre autres, de l'obligation de non intervention dans les affaires intérieures d'un autre Etat (*Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique)*, fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1986, p. 108, par. 206). Vous avez raisonné de la même façon encore tout récemment, dans votre arrêt du 19 décembre 2005 en l'affaire des *Activités armées sur le territoire du Congo* (par. 161-165). Dans le cas présent, si par hasard l'aide massive fournie par le défendeur aux exécutants du génocide devait être évaluée par votre Cour comme ne le rendant pas responsable du génocide même, elle le rendrait alors tout au moins responsable d'un manquement gravissime à l'obligation consacrée à l'article I de la convention : autrement dit, si vous deviez décider que l'obligation de ne pas commettre le génocide n'a pas été violée par le défendeur, vous ne pourriez alors ne pas reconnaître que l'obligation de prévenir et d'arrêter le génocide a été, quant à elle, assurément violée.

Le défendeur a violé l'obligation de réprimer les violations de la convention de 1948

19. Quelques mots maintenant, Madame et Messieurs les juges, pour ce qui est de la violation de l'obligation de répression, en rappelant à titre préliminaire les liens très étroits qui subsistent entre prévention et répression. Ainsi, par exemple, intervenir par des moyens répressifs lors d'un génocide en cours joue de toute évidence un rôle important pour prévenir sa continuation : ce en quoi — ainsi qu'on l'a remarqué auparavant — le défendeur a totalement

manqué. Mais, même laissant de côté cet aspect important, et en songeant désormais à l'après-génocide, je voudrais faire noter à la Cour que le défendeur n'a pas jugé bon de répliquer dans ses plaidoiries du premier tour aux contestations précises et motivées que le demandeur a présentées au sujet de la répression tant dans ses écritures qu'oralement. Quant aux remarques en passant qu'on a pu entendre de la part de l'agent de la Partie adverse et du professeur Brownlie, le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne sauraient convaincre votre Cour. Bien au contraire, elles comportent — si on les analyse de près — l'admission des manquements à l'obligation en question.

20. Le professeur Stojanovic a fait valoir, dans son allocution d'ouverture, que, à partir du renversement du régime de Milosevic, «le nouveau régime démocratique a immédiatement montré sa volonté de s'acquitter de ses obligations envers la communauté internationale», notamment en matière de collaboration avec le TPIY; dans ce cadre, déclare M. Stojanovic, «[l]a Serbie-et-Monténégro a rempli dans les deux dernières années *une grande majorité* de ses obligations...»⁴.

21. Madame le président, l'agent de la Serbie-et-Monténégro admet donc ainsi *de plano, primo*, que jusqu'en 2000 le défendeur avait totalement ignoré ses obligations internationales en matière de répression, concernant la coopération avec le TPIY, en se rendant ainsi responsable de faits illicites graves dont il continue, bien évidemment, de porter la responsabilité internationale; et, *secundo*, il admet aussi que même actuellement des manquements subsistent. Je rappelle que tous ces manquements au regard du TPIY ne représentent pas seulement des violations d'obligations se rapportant à la Charte des Nations Unies (dont le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie est un organe), mais représentent en même temps des violations de l'article VI de la convention de 1948 dans la mesure où, en matière de répression du génocide, celui-ci engage les Etats parties à coopérer fidèlement avec le juge international compétent.

22. En somme, les violations de l'obligation de répression par le défendeur, en ce qui concerne ses relations avec le TPIY, ne représentent pas seulement, comme on voudrait le faire croire, les résidus d'un passé révolu, mais s'inscrivent malheureusement dans le présent aussi; et ceci malgré les améliorations indéniables de la situation dont la Bosnie-Herzégovine donne

⁴ CR 2006/12, par. 17 et suiv.; les italiques sont de nous.

volontiers acte. Et il va sans dire que, parmi les violations toujours en cours, la plus grave de toutes porte un nom : Ratko Mladic. Aux dernières nouvelles celui-ci, accusé d'être au sommet des responsabilités pour le génocide, devrait être délivré au TPIY avant la fin de ce mois d'avril, d'après les assurances données publiquement par le premier ministre de Serbie-et-Monténégro, M. Kostunica, tant au procureur du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie qu'au représentant de l'Union européenne⁵. Des assurances qui — cela va sans dire — impliquent clairement ce que l'on savait depuis toujours, à savoir que M. Mladic est bien en Serbie-et-Monténégro : ceci a d'ailleurs été admis ouvertement par le ministre des affaires étrangères du défendeur, M. Draskovic, qui a déclaré à la presse que les services secrets de l'Etat savent où M. Mladic se cache, mais ne l'ont pas arrêté jusqu'ici parce que certains membres du personnel de ces services «remained loyal to him»⁶. Bien entendu, si vraiment la promesse en question, formulée par les autorités suprêmes de l'Etat, est maintenue, comme nous le souhaitons tous, on pourra alors dire que, grâce aux pressions de la communauté internationale, cette violation flagrante par le défendeur de ses obligations internationales (découlant notamment de la convention de 1948) aura pris fin; mais chacun sait que la cessation d'un fait illicite laisse intacts le fait illicite et l'obligation de le réparer.

23. Madame le président, l'agent de la Serbie-et-Monténégro n'a pas soufflé mot de la répression du génocide au niveau national, comme si le défendeur n'avait pas à respecter d'autres obligations en la matière, que celle de coopérer avec le TPIY. Ce n'est pas le cas : ainsi que je l'ai déjà rappelé au premier tour de plaidoiries, l'existence d'un juge pénal international compétent n'exempte d'aucune façon le défendeur de l'obligation de punir au travers de son propre appareil judiciaire interne les personnes ayant commis le génocide ou d'autres actes interdits par l'article III de la convention. Or, aucune poursuite n'a jamais été lancée en Serbie-et-Monténégro contre ces personnes, y compris les grands protagonistes du génocide (comme Ratko Mladic, l'ex-président Slobodan Milosevic ou Radovan Karadzic), et ceci même après le retour du pays à la démocratie.

⁵ Conférence de presse du porte-parole du procureur du Tribunal pénal pour l'ex-Yougoslavie, 6 avril 2006, <http://www.un.org/icty/briefing/2006/PB060407.htm>.

⁶ «EU grants Serbia reprieve», in *International Herald Tribune*, 1^{er} avril 2006, <http://www.iht.com/articles/2006/03/31/news/serbs/phb>.

24. Quant à l'argument faisant valoir que l'obligation de répression incomberait d'après la convention exclusivement à l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis, il relève d'une interprétation absolument insatisfaisante et incomplète de l'article VI, qui en oublie les connexions avec d'autres dispositions de la convention, notamment avec l'article VII relatif à l'obligation d'extrader. En effet, l'article VI prévoit bien que les personnes accusées de génocide ou de crimes ancillaires «seront traduites devant les tribunaux compétents de l'Etat sur le territoire duquel l'acte a été commis...». Cependant, la disposition en question ne saurait certainement pas signifier qu'un Etat sur le territoire duquel se trouve un individu ayant perpétré son crime dans un autre Etat n'a aucune obligation conventionnelle et est en droit de ne rien faire et de le laisser circuler librement : cet Etat, en effet, n'est nullement exempté de l'engagement de punir, proclamé à l'article I et réitéré à l'article IV, mais il lui est consenti de s'acquitter de cette obligation en remettant l'individu concerné aux autorités de l'Etat où le crime a été commis : autrement dit, la remise du criminel à cet Etat à fin de répression est obligatoire pour l'Etat qui le détient et constitue pour lui la seule manière prévue par la convention de se libérer de l'obligation de répression. Ceci équivaut à dire que, si pour une quelconque raison une telle remise n'est pas possible ou n'est pas réalisée, alors conformément à l'esprit de la convention, l'obligation de punir reste en vigueur pour l'Etat de détention et devra être respectée par lui par d'autres moyens équivalents : par exemple, par la traduction du criminel devant ses propres juges ou devant ceux d'un autre Etat, d'un tiers Etat ayant la compétence nécessaire.

25. Madame le président, les remarques que je viens de formuler intègrent les observations soumises précédemment par la Bosnie-Herzégovine à l'attention de la Cour, mais ne modifient pas la conclusion que j'ai eu l'honneur de présenter au premier tour de plaidoiries. La Bosnie-Herzégovine maintient pleinement, en effet, la thèse d'après laquelle le territoire où le génocide a été commis était à l'époque critique sous le contrôle effectif du défendeur : aux fins de la répression, par conséquent, ce territoire devait être assimilé à celui du défendeur, ce qui met en exergue l'obligation de celui-ci de traduire devant ses propres juges les personnes accusées d'actes de génocide ou d'actes ancillaires perpétrés en Bosnie-Herzégovine. La Bosnie-Herzégovine maintient aussi sa conclusion que de toute façon les actes criminels imputables aux hauts responsables de Belgrade, relatifs à la planification, à l'organisation et à la mise à exécution du

génocide, ont été, quant à eux, commis strictement sur le territoire du défendeur et doivent donc (voire auraient dû) être soumis à répression par son propre appareil judiciaire, ainsi que le requiert la lettre même de l'article VI de la convention.

26. Encore une dernière remarque, en guise de conclusion, concernant la prévention et la répression du crime de génocide. Il me semble indiscutable, Madame le président, Messieurs les juges, que tous les Etats sont soumis à l'obligation de «respecter et faire respecter» la convention de 1948, exactement comme ils doivent «respecter et faire respecter» les divers instruments internationaux de droit international humanitaire, à l'instar des quatre conventions de Genève du 12 août 1949, dont l'article 1 commun articule expressément le principe en question. La Serbie-et-Monténégro a agi de façon diamétralement opposée : au lieu de «faire respecter» la convention de 1948, elle a aidé, assisté, soutenu par tous les moyens ceux qui la violaient de manière grave, flagrante et systématique. Par cette aide, ce soutien, cette assistance ainsi que par leur maintien, la Serbie-et-Monténégro, en substance, a encouragé et incité les violateurs à mener, à poursuivre et à achever leur action criminelle.

L'attribution à l'Etat de l'intention génocide

27. J'en viens maintenant, Madame et Messieurs les juges, à la thèse principale présentée par la Bosnie-Herzégovine : à savoir que, au-delà de la violation de l'obligation de prévention et répression, c'est de la violation de l'interdiction de commettre le génocide que le défendeur est internationalement responsable, puisque les actes constitutifs dudit génocide ont été commis par ses agents ou ses organes. Or, on sait que la *mens rea*, à savoir l'«intention de détruire en tout ou en partie un groupe national, ethnique...», etc., fait partie intégrante de la notion de génocide inscrite dans la convention de 1948. Autrement dit, le même *actus reus* (par exemple, le meurtre de membres du groupe) peut devoir être défini différemment suivant les circonstances et sera qualifiable de génocide — et non pas de crime contre l'humanité, de crime de guerre, voire de crime «ordinaire» — exclusivement s'il est prouvé que l'auteur entendait, par son acte, participer à l'entreprise de destruction du groupe cible. La question qui se pose alors est de savoir comment doit être détectée l'intention génocidaire lorsqu'on fait valoir que le crime en question est un fait de l'Etat.

28. La solution est simple et parfaitement linéaire dans tous les cas dans lesquels il a pu être établi à travers des procédures judiciaires pleinement respectueuses du principe du *due process of law* que certains individus sont pénalement responsables du crime de génocide ou de crimes ancillaires prévus par la convention. Dans ces cas, s'il est vérifié que les individus concernés étaient des organes ou des agents de l'Etat ayant agi en cette qualité lors de la commission du crime, la responsabilité internationale de l'Etat est alors engagée. Autrement dit, si le fait criminel de l'individu est imputable à l'Etat en vertu des principes pertinents de droit international relatifs à l'attribution, et si ce fait répond à tous égards (y compris pour ce qui est de la *mens rea* de l'individu en question) à la définition de génocide, alors l'Etat concerné devra être considéré comme internationalement responsable de la violation de la convention.

29. Madame le président, dans un petit nombre de cas, ceux concernant le général Krstic et le colonel Blagojevic, la responsabilité pénale de hauts officiers de l'armée serbo-bosniaque pour des types divers de complicité dans le génocide a fait l'objet de vérifications judiciaires par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. Je rappelle dans ce contexte que pendant les années du génocide tous les officiers de la VRS ont gardé leur statut de membres à part entière de la JNA (de l'armée fédérale yougoslave) ayant la particularité d'être appelés par la hiérarchie militaire du défendeur à servir dans les rangs de l'armée serbo-bosniaque. Si, comme la Bosnie-Herzégovine vous le demande, votre Cour accepte de considérer que les forces armées de la Republika Srpska faisaient en réalité partie intégrante de l'appareil militaire du défendeur, il s'ensuit alors que les crimes commis par des membres de ces forces en violation de la convention de 1948 engagent la responsabilité internationale de la Serbie-et-Monténégro.

30. Madame et Messieurs les juges, il est d'un grand intérêt de noter que dans les deux cas à peine cités (Krstic et Blagojevic) les individus concernés ont été condamnés par le Tribunal en tant que coupables, non pas du crime de génocide, mais de crimes ancillaires, c'est-à-dire de formes de participation à un génocide dont il n'ont pas été reconnus comme les responsables principaux. Leur condamnation présupposait donc la constatation que le génocide auquel ils ont participé a bien eu lieu, ce qui signifie que le Tribunal a dû reconnaître que l'*actus reus* (par exemple, en l'espèce, les massacres de Srebrenica) s'accompagnait de la *mens rea* appropriée, à savoir l'intention génocide; or, pour ce faire, le Tribunal n'a nullement eu besoin d'identifier un individu précis pour

s'interroger quant à sa propre intention génocide. L'intention ayant présidé au génocide, entendu en tant qu'entreprise collective, a été reconstruite par le Tribunal par induction, c'est-à-dire en collectant tous les éléments de fait et toutes les preuves pertinentes relatifs aux agissement de nombreuses personnes; et la conclusion de cette analyse inductive n'a pas été la découverte que tel ou tel individu précisément identifié avait l'intention de détruire le groupe cible, mais que telle était l'intention des forces armées serbo-bosniaques. Permettez-moi de citer un passage très significatif du jugement du 17 janvier 2005 de la Chambre de première instance rendu en l'affaire *Blagojevic*. Il n'y a pas la traduction en français de ce jugement sur le site du Tribunal. Je le cite donc en anglais :

«The Trial Chamber has no doubt that all these acts constituted a single operation executed with the intent to destroy the Bosnian Muslim population of Srebrenica. The Trial Chamber finds that the Bosnian Serb forces not only knew that the combination of the killings of the men with the forcible transfer of the women, children and elderly, would inevitably result in the physical disappearance of the Bosnian Muslim population of Srebrenica, but clearly intended through these acts to physically destroy this group.»⁷

31. Quant à l'affaire *Krstic*, la Chambre d'appel était parvenue à la même conclusion en appliquant toujours la méthode inductive : elle s'était convaincue au travers de l'examen des faits qu'«en cherchant à éliminer une partie des Musulmans de Bosnie, les forces serbes de Bosnie ont commis un génocide»⁸, et avait en conséquence confirmé la décision de la Chambre de première instance d'après laquelle «des membres de l'état-major principal de la VRS étaient animés de l'intention de détruire les Musulmans de Bosnie de Srebrenica»⁹.

32. Madame le président, cette jurisprudence montre admirablement bien pourquoi, contrairement à ce que prétend M^e de Roux, la responsabilité internationale de l'Etat pour génocide ne saurait être limitée aux cas de constatation judiciaire de la responsabilité pénale pour génocide d'individus-organes. Que des individus aient été condamnés ou pas pour génocide, il y a responsabilité de l'Etat s'il peut être établi que l'intention génocide s'est formée au niveau des instances suprêmes de l'Etat et qu'elle a donné lieu à la programmation et à la mise à exécution de l'action visant la destruction du groupe cible. Il se peut très bien, d'ailleurs, ainsi que l'observent

⁷ TPIY, *Le procureur c. Blagojevic et Jokic*, affaire n° IT-02-60, arrêt, 17 janvier 2005, par. 677.

⁸ TPIY, *Le procureur c. Krstic*, affaire n° IT-98-33-A, arrêt, 19 avril 2004, par. 37.

⁹ *Ibid.*, par. 38.

divers auteurs¹⁰, que des individus participent matériellement à l'action génocide décidée à un haut niveau, par exemple en obéissant à des ordres supérieurs, sans avoir eux-mêmes l'intention précise de détruire le groupe en question : dans ce cas, leur responsabilité pénale au titre du génocide ne serait pas envisageable, alors que la responsabilité internationale de l'Etat resterait quant à elle pleine et entière. La vérité est que le génocide n'est jamais le fait d'individus solitaires se déterminant de leur propre chef à détruire un groupe entier, mais a inévitablement toujours une dimension collective de «systemic crime» et de ce fait, comme l'écrit le professeur Fletcher, se place «at the intersection of collective and individual responsibility»¹¹. C'est justement à cause de cette dimension systémique que, même en l'absence de l'identification et de la punition de tous les exécutants, la responsabilité internationale de l'Etat peut être mise en évidence toutes les fois où l'on peut déceler, derrière les agissements criminels de nombre d'individus, un dessein opérationnel de destruction d'un groupe établi au niveau des décideurs de l'Etat.

33. Comme les écritures et les plaidoiries de la Bosnie-Herzégovine, et en particulier celles de mon collègue et ami le professeur Franck, l'ont déjà démontré, dans le cas présent, ce dessein opérationnel de destruction du groupe des non-Serbes de Bosnie-Herzégovine est aisément décelable par induction au travers de l'analyse de l'ensemble des conduites criminelles axées contre ce groupe : je ne vais pas revenir encore sur cette démonstration. J'aimerais cependant attirer l'attention de la Cour sur certains précédents qui ne sont pas en rapport avec le cas yougoslave et qui montrent eux aussi, et de façon particulièrement suggestive, combien il est approprié de procéder par la méthode inductive afin de relever l'intention génocide au niveau gouvernemental.

34. Le premier précédent concerne le Guatemala. On sait qu'une *Commission for Historical Clarification*, dont la présidence fut assurée par le professeur Christian Tomuschat, avait été instituée afin d'établir si, au début des années quatre-vingt, le gouvernement du pays en question s'était rendu responsable du crime de génocide, aux termes de la convention, contre les populations Maya. Dans son rapport de 1999, la commission arrêta la conclusion qu'il y avait bien eu

¹⁰ Voir par exemple C. Kress, *The Darfur Report and Genocidal Intent*, *Journal of International Criminal Justice*, vol. 3, 2005, p. 573 et suiv. (*ibid.*, note 47, d'autres indications).

¹¹ G. P. Fletcher et J. D. Ohlin, *Reclaiming Fundamental Principles of Criminal Law in the Darfur Case*, *Journal of International Criminal Justice*, vol. 3, 2005, p. 545.

génocide, ayant pu constater l'intention génocide du Gouvernement guatémaltèque de l'époque.

Voilà le passage le plus significatif du rapport :

«Considering the series of criminal acts and human rights violations which occurred in the regions and periods indicated and which were analysed for the purpose of determining whether they constituted the crime of genocide, the CEH concludes that the reiteration of destructive acts, directed systematically against groups of the Mayan population, within which can be mentioned the elimination of leaders and criminal acts against minors who could not possibly have been military targets, demonstrates that the only common denominator for all the victims was the fact that they belonged to a specific ethnic group and makes it evident that these acts were committed «with intent to destroy, in whole or in part» these groups (Article II, first paragraph of the Convention).»

35. Au cas guatémaltèque, que je viens de citer, il faut ajouter celui, plus récent, concernant le Soudan. J'entends faire allusion au rapport du 1^{er} février 2005 de la Commission internationale d'enquête sur le Darfour¹², créée par le Secrétaire général suite à la résolution 1564 (2004) du Conseil de sécurité du 18 septembre 2004 dans le but, en particulier, de déterminer si des actes de génocide avaient eu lieu dans cette région du Soudan.

36. Je voudrais citer des passages de ce rapport, dans lesquels la Commission élucide de manière particulièrement heureuse ce que j'ai appelé la méthode inductive permettant de déceler l'existence de l'intention génocide au niveau gouvernemental, en s'appuyant sur la jurisprudence des Tribunaux pénaux internationaux *ad hoc* pour l'ex-Yougoslavie et pour le Rwanda : «Lorsqu'il n'y a pas de preuve directe de l'intention génocide, ce qui est la plupart du temps le cas, celle-ci peut se déduire de nombreux actes et manifestation ou de faits.» Et ici la Commission, je cite toute une série de passages de la jurisprudence de ces tribunaux... Je vais, Madame le président, éviter de les répéter un par un, parce que, d'une part, ils ont été indiqués ce matin même par Mme Stern et, d'autre part, ils figurent dans les notes de ma plaidoirie. J'espère que vous pourrez les regarder.

37. En appliquant cette méthode, la Commission, que présidait le professeur Antonio Cassese, est parvenue à la conclusion que, si la matérialité des faits constitutifs du génocide était très largement établie, il n'en allait pas de même concernant la *mens rea* : d'après elle, l'évaluation globale des faits pertinents permettait de constater que le Gouvernement soudanais n'avait pas poursuivi une politique de génocide au Darfour, mais plutôt une politique

¹² Nations Unies, doc. S/2005/60, 1^{er} février 2005.

criminelle visant principalement, plutôt que la destruction d'un groupe, des fins anti-insurrectionnelles.

38. Madame le président, Messieurs les juges, comme vous l'avez lu et entendu, la Bosnie-Herzégovine vous prie de retenir que dans le cas qui est maintenant *sub judice* l'application de la même méthode, inductive toujours, conduit à des résultats bien différents : l'intention décelable au travers des conduites criminelles qui vous ont été détaillées était la «purification ethnique» des territoires devant revenir aux Serbes de Bosnie, c'est-à-dire justement la destruction par des actions criminelles systématiques de la partie du groupe des non-Serbes habitant ces territoires.

39. Madame le président, je ne voudrais pas terminer cet exposé en oubliant de suggérer que la conception dont je viens de faire état ne devrait aucunement surprendre le défendeur, ni encore moins soulever de sa part des objections de principe (sauf s'il a, peut-être, la mémoire courte...). La raison en est très simple : il s'agit fondamentalement de la conception que la Serbie-et-Monténégro avait soutenue devant votre Cour lors d'une précédente affaire dans laquelle, en qualité de demandeur à l'époque, il prônait justement la méthode inductive afin de tenter de démontrer l'intention génocide qui aurait caractérisé la campagne de bombardements aériens de 1999 des Etats membres de l'OTAN contre lui. Ainsi, lors de l'affaire de la *Licéité de l'emploi de la force*, le professeur Brownlie n'hésitait pas à prononcer en 1999 à cette même barre, au nom de l'actuel défendeur, les mots suivants (mais ce n'est qu'un exemple) :

«The evidence presented by Yugoslavia of the bombing and its effects permits a number of inferences relevant to the constituents of genocide, including «deliberately inflicting on the group conditions of life calculated to bring about its physical destruction in whole or in part».¹³»

40. Le moins que l'on puisse dire, Madame le président, c'est que le défendeur ne peut pas être vraiment pris au sérieux quand il prétend critiquer la thèse qu'il défendait encore hier à cor et à cri lorsqu'il était demandeur devant votre Cour.

Madame, Messieurs les juges, je vous remercie de votre attention. Madame le président, je vous prie de bien vouloir donner la parole à M. Phon van den Biesen.

¹³ CR 99/25, p.12.

The PRESIDENT: Thank you, Professor Condorelli. I now call Mr. van den Biesen.

Mr. van den BIESEN:

FACTS RELEVANT TO ATTRIBUTION

Introduction

1. This is what President Milošević said to the Belgrade police after he was arrested and put in jail. He was interrogated about his financial policies during his Presidency:

“Official talks between me as President of the Republic of Serbia on the one hand, and the Vice-Presidents of the Federal Government and other high-ranking state officials on the other, were no inducement, but serious and responsible discussions of the most important issues for the survival of the country during a total embargo and war across the Drina river, war in which we helped our people with all the resources we had at our disposal.”

And he continued:

“As regards the resources spent for weapons, ammunition and other needs of the Army of Republika Srpska and the Republic of Serbian Krajina, these expenditures constituted a state secret and because of state interests could not be indicated in the Law on the Budget, which is a public document. The same applies to the expenditures incurred by providing equipment, from a needle to an anchor, for the security forces and special anti-terrorist forces in particular, from light weapons and equipment to helicopters and other weapons which still remain where they are today, and this was not made public because it was a state secret, as was everything else that was provided for the Army of Republika Srpska.”

2. This is, Madam President, what one may call an “admission against interest” and not an unimportant one. We did present part of this very quote during our first round of pleadings on 6 March 2006¹⁴. The Respondent has not denied that Milošević did make this statement, nor did it oppose to the accurateness of the substance of it. Given the absence of such a denial or response from the Respondent, it is — given the proper order of these pleadings — fair to assume that Milošević did indeed speak the truth here.

3. This statement may make us, Madam President, a bit more compassionate towards the witnesses called by the Respondent, whom we blamed before for saying that they did not know anything. Apparently, there was quite a lot being kept secret. Obviously, this in itself does not raise the usefulness of those very witnesses.

¹⁴CR 2006/9, p. 35, para. 27 (Mr. Torkildsen).

4. Anyway, here, Milošević explains that the Respondent's, i.e., Serbian, taxpayers' money was used "for weapons, ammunition and other needs of the Army of Republika Srpska and the Republic of Serbian Krajina". It is interesting and not unimportant to note that Milošević's statement relates, according to the statement itself, to the period from 1994 to 5 October 2000. The same sort of support had already been established by Mr. Torkildsen with respect to the earlier years — with respect to 1992 and 1993¹⁵.

5. It is clear that Mr. Milošević was not speaking about humanitarian aid here: "arms" and "ammunition" are self-explanatory, while "other needs of the Army of the Republika Srpska and of the Republic of Serbian Krajina" cannot be understood otherwise, given the context of the quote which is referring to military equipment as well. This confirms the position that Bosnia and Herzegovina has put forward all along during these proceedings.

6. It is also clear that Milošević talks about spending resources on *both* the armed forces, i.e., the armies of the Bosnian Serbs and of the Serbs in Croatian Krajina. This also confirms our position: Belgrade was actually financing *three* armies — the two just mentioned and, of course, the Yugoslav Army (VJ)¹⁶. Then Milošević explains that all of these expenditures were to be kept as a "state secret". He provides for one reason: "because of state interests". Now, in general, providing help to people in other States or to factual or legal entities in other States is not automatically a matter of State secret in the average donor State. Even when paying for arms and military equipment, this is not necessarily so. One can see various explanations for the Respondent's choice to want to handle this as a State secret:

1. it all clearly amounted to a serious violation of Bosnia's sovereignty;
2. the amounts of money involved were so overwhelmingly huge that making this public would have caused a popular uproar in the Federal Republic of Yugoslavia;
3. transferring arms and military equipment constituted a direct and total violation of the arms embargo imposed by the United Nations Security Council¹⁷;

¹⁵*Ibid.*, pp. 37-38, paras. 30-33 (Mr. Torkildsen).

¹⁶CR 2006/9, pp. 38-39, para. 33 (Mr. Torkildsen).

¹⁷S/RES/713 (1991), 25 September 1991, para. 6.

4. it also constituted a direct and total violation of this Court's Orders of 8 April 1993 and 13 September 1993 and of the various United Nations Security Council resolutions creating specific obligations for the Respondent;
5. it was generally known that, in any event the Bosnian Serbs were committing large-scale massacres, crimes and, according to the General Assembly, "acts committed in Bosnia and Herzegovina and in Croatia constitute genocide"¹⁸;
6. it also would show that Milošević did not speak the truth when he assured the world on 11 May 1993 and when his Government assured the world again on 4 August 1994¹⁹, that the Federal Republic of Yugoslavia had stopped all armed so-called "assistance" to the Bosnian Serbs²⁰; and, lastly
7. it also would create a problem for the Respondent in dealing with the present case before this Court.

7. So, making the truth known about the continued spending of resources would have caused the Respondent all sorts of trouble and would have exposed the Respondent to even stronger reactions from the international community, i.e., the Security Council of the United Nations.

8. Milošević apparently also stated that there was more to keep away from the public than only military equipment. He said, I repeat:

"The same applies to the expenditures incurred by providing equipment, from a needle to an anchor, for the security forces and special anti-terrorist forces in particular, from light weapons and equipment to helicopters and other weapons which still remain where they are today, and this was not made public because it was a state secret, as was everything else that was provided for the Army of Republika Srpska."

Now, this is more surprising. In any State it is not unusual to *not* specify in detail in a State budget item relating to "security forces" or special "anti-terrorist forces". But the budget item as such and the amount of resources spent as such usually would be made publicly known. It is most likely that here the same reasons would have applied as the ones just listed as the most likely explanation for being secretive about monies spent on the two other Serb armies. For our case this section of this statement of Milošević is directly relevant since the special forces and the special security forces,

¹⁸A/RES/47/147, 18 December 1992.

¹⁹Reply, p. 688, para. 374.

²⁰Memorial of 15 April 1994, p. 90, para. 2.3.8.4.

which fell under the responsibility of the Belgrade Ministry of the Interior have been quite involved in acts of genocide in Bosnia and Herzegovina including Srebrenica. We have spent quite some time on this during the written pleadings and devoted an entire pleading to this topic on Monday 6 March 2006²¹.

9. The only thing we cannot conclude from this statement of Milošević is the precise size of the resources spent for the purposes of arming the two other Serb armies. It seems to be fair to assume that the amounts spent must have been considerable, otherwise there would not have been a reason to keep them out of sight.

10. Of course, the Respondent could have easily clarified the one remaining question about the size of the expenditures, but has just not done so. Therefore, it is reasonable to infer that Bosnia's assessments of this have been correct all along. Later on we will return to the quality and quantity of the expenditures involved as we discuss what the Respondent actually provided for, in terms of the military capabilities for the Bosnian Serbs.

11. Milošević has provided another "admission against interest" with respect to his propagating the idea of a Greater Serbia. This is what the ICTY Trial Chamber found based on the statement and testimony of one of the closest advisers of President Tudman of Croatia. This adviser, Hrvoje Šarinić, declared, as a witness, as follows:

"The Accused [Milošević] articulated his desire for a separate Serbian state to Hrvoje Šarinić, on 12 November 1993, when he stated, 'I am telling you frankly [I being Milošević] that with Republika Srpska in Bosnia, which will sooner or later become part of Serbia, I have resolved ninety percent of Serbia's national question' and again in September 1995 the Accused stated, 'We, Hrvoje, are going to solve our problem and without the international community. We are each [and now he is talking about Serbia and Croatia] going to annex our part of Bosnia Hercegovina'."²²

Apparently, the judges of this Trial Chamber found the witness to be credible and based this part of their decision on his testimony. Besides that, this statement confirms what appears from the other evidence we have presented to the Court: the Greater Serbia idea was not only implemented by the Bosnian Serbs, its propagator kept entertaining this idea, even after Srebrenica.

²¹CR 2006/9 (Ms Karagiannakis).

²²ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milošević*, case No. IT-02-54, Decision on Motion for Judgement of Acquittal, 16 June 2004.

The Serb side

12. Madam President, Members of the Court, during the course of our pleadings we are referring frequently to “the Serb side”, without precisely specifying. We do specify, however, occasionally when this is helpful and clarifying for the position which we are trying to convey to the Court.

13. “The Serb side” in our pleadings refers either to the Bosnian Serbs, or to the Serbs from the Federal Republic of Yugoslavia or to a combination of those. Occasionally “the Serb side” also includes Serbs acting as part of the army of the Republika Srpska Krajina. When we talk about “Bosnian Serbs” we always refer to Bosnian Serbs that are part of “the Serb side” and — to avoid any confusion — never about the Bosnian Serbs who remained loyal to the “old” Bosnia and which were part of, or at least loyal to, the authorities of Bosnia and Herzegovina.

14. The choice for using “the Serb side” is not only a matter of convenience, but this choice is also directly rooted in our view as to who were Bosnia’s opponents and who were involved in and/or responsible for the acts of genocide committed against the non-Serbs of Bosnia and Herzegovina.

15. We are not alone in this approach. Apparently General Rose looked at it this way as well: he explained in his testimony that he, General Rose, if he would not be successful doing business with the Bosnian Serb leadership, would simply turn to Belgrade which, then, would often provide him with the desired results²³.

16. Also we are not alone in this approach, since Milošević, when not speaking in public, would do exactly the same. I will give the Court some examples of this:

— on 9 January 1993, during the meeting of the Council for Co-ordination, which meeting I discussed already on 3 March, Milošević said about the Vance-Owen Plan:

“Although the proposed plan and the items have not been favorable so far, we should work on it to turn them to a definition that would be favorable *for our cause*. Yet they do contain the major favorable component and the main determination. The plan accepts the demarcation based on ethnical principle; it is already including the demarcation based on ethnical principle, for which they recently said to be out of the question. Is it more important to us that they have accepted to make the demarcations based on ethnical principle or that the demarcations have to be realized through three or one ethnical units, especially bearing in mind that those communications can be

²³CR 2006/26, p. 26 (testimony of Sir Michael Rose).

established through further work and negotiations about the maps?”²⁴ (Emphasis added.)

— On 9 May 1993, a couple of months after the earlier meeting, when speaking to the Assembly of the Republika Srpska about the same Vance-Owen Plan, Milošević said:

“The question was asked, which I really find unacceptable: Whether we give up on our goal? I shall tell you no! We do not give up on our goal . . . The question is, though, whether the plan represents a way towards the final goal. The goal was completed in many aspects, but not in all of them. But it represents the way towards the ultimate goal, of course it does.”²⁵

— One year after that, on 15 April 1994, he said, during the Twentieth Session of the Supreme Defence Council, the body made up out of the political and military leadership in Belgrade:

“As for this situation I think that at the moment our first goal is to use appropriate negotiations to bring them to freeze operations on the whole territory of Bosnia and Herzegovina and to have the front line [this is Milošević talking] recognised as the demarcation line, which in the situation when our forces control 72% of the territory, would create a very good position for finalizing negotiations.”²⁶

17. Actually, this meeting of the Council of Co-ordination was precisely about co-ordinating “the Serb side”. Mr. Brownlie showed himself to be somewhat annoyed about our interpretation of what was discussed during this Council’s meeting on 9 January 1993 and stated that all of this was quite normal. He said “in my submission, this segment from the argument provides another example of the habit of our opponents to construe every normal action of Serbia and Montenegro as evidence of culpability”²⁷. We do not agree with the Respondent here and actually the Respondent did not explain what was so normal about these meetings.

18. The Respondent objected to our interpretation of this meeting by stating that we only quoted from a specific part of the minutes of that meeting and suggested that our quotes were taken “out from the context of the whole session”²⁸. We do not agree with that, but what would have been easier for the Respondent than to provide the Court with this context they were talking about to support its disapproval of our approach? The Respondent did not do this but, on the contrary, it shifted its position in the next minute and stated that also “the integral version of that transcript

²⁴See judges’ folder of 3 March 2003 (CR 2006/8, p. 55, paras. 66-67), p. 37.

²⁵CR2006/9, p. 14, footnote 21.

²⁶ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic* case No. IT-02-54, Exhibit No. P667, Shorthand Record of the Twentieth Session of the SDC held on 15 April 1994, pp. 11-12

²⁷CR 2006/21, p. 21, para. 19 (Prof. Brownlie).

²⁸*Ibid.*, p. 27, para. 11 (Mr. Obradović).

cannot be fully understood” without an even wider context, i.e., a historical and a political context²⁹. This, Madam President, cannot be otherwise understood than as an effort to “explain away” the regular meaning of regular words exchanged during a, at least in the view of the Respondent, regular meeting. This loosely “explaining away” cannot be accepted as serious in a court of law, especially not if it is not backed up by any evidence whatever. The Respondent, for example, could have submitted the records of all seven meetings of this particular Council. The records of the other meetings than the one we used are not regularly available and most certainly would, according to the Respondent’s position and its own reasoning, have provided the Court and the Applicant for that matter, with the proper means to properly understand the meaning of this Council and the meaning of what was discussed in this Council on 9 January 1993. Since the Respondent has failed to do so, we may proceed on the basis that our interpretation of what happened at that meeting is not effectively rebutted.

19. The Respondent did add that it was clear to them from the minutes of this Council meeting that Belgrade leaders did not give orders to Karadzic, only advice. Well, the only thing we can infer from these minutes is that this did not happen as such during this meeting. Moreover, in a situation in which, as we see it, the Bosnian Serbs and the Federal Republic of Yugoslavia Serbs “were in it together”, this in itself does not seem unusual.

20. Mr. Obradović added to his explanation of this meeting the following: “No one from the Federal Republic of Yugoslavia incited Bosnian Serb leaders at that session to commit atrocities.” And then he started to quote from the minutes and quoted Mr. Milošević. He said “The territory is an essential issue”, said the late Slobodan Milošević. “Only the map matters.”³⁰ It is true that no one from the FRY incited at that session the Bosnian Serbs to commit atrocities. The quotes given by Mr. Obradović are also correct. However, these quotes become easier to understand when the follow-up of that conversation is read as well. The President of the FRY Dobrica Ćosić reacts to Milošević’s remark that only the map matters and he says: “If we get more political rights in the constitution of the state . . .” But Milošević interrupts him then and says:

²⁹*Ibidem*, para 12.

³⁰CR 2006/21, p. 27, para 15 (Mr. Obradović).

“Dobrica, please let me interrupt you. PASPALJ [the President of the Republic of Serbian Krajina, who was also present there] said that there has to be integrity of the Serbian people. We *de facto* have that because objectively and according to all our relations, such as political, military, economy, cultural, and educational, we have that integrity. The question is how to get the recognition of the unity now, actually how to legalise that unity. How to turn the situation, which *de facto* exists and could not be *de facto* endangered, into being *de facto* and *de jure*? Accordingly, the road, which would lead us to *de jure*, leads through a ‘small labyrinth’. We would never allow the change in a *de facto* situation, but through that ‘small labyrinth’ we would achieve some things, if not in half a year then in a year, if not in a year then in two years. What do we gain? We gain that we would have fewer casualties and in that way we would save our people. We have to sacrifice everything for the people except the people itself.”

Of course the latter applied to the Serbs, not to the people in general.

Mr. Ćosić replies then that he fully agrees, and a minute later Milošević says:

“PASPALJ said that we must have integrity. He is absolutely right about it. We *de facto* have it ready. We won that. If they had not had the war the changes on the ethnical basis would have never occurred. Now we have the changes based on the ethnical principle. I do not care at all if we have one or three republics. They are together and it is sure that they will be together later on. It is sure that they would not divide themselves into six but those three would become united. Accordingly, when that space is left open then everything else is open.”³¹

Not only does Milošević confirm here that the Serbian people already has its integrity “objectively and according to all our relations”. Precisely this “objectively” is relevant for the appreciation which needs to take place in our case, while the illustration given by Milošević by summing up “all those relations” leaves no doubt about the substance of this “integrity” which actually — as I explained in the earlier pleadings on this topic — means “unity”³². This also shows that Milošević is speaking about “we” when he talks about having casualties. He states “we won” and he adds that he does not care at all “if we have one or three republics” and adds that they will become united anyway. All of this illustrates perfectly well that we are correct when talking about “the Serb side”, which refers back to the Respondent and the Bosnian Serbs at the same time.

21. After having established that “the Serb side” was in it together, it may be useful to point out again that this being in it together dates back to at least 1991, and probably to an even earlier date.

22. This, Madam President, was not something Milošević said just on the spur of the moment. It reflected, indeed, that the entire undertaking was all about the creation of the new

³¹Judges’ folder of 3 March 2006; CR 2006/8, p. 56, paras. 69-70.

³²CR 2006/8, p. 57, paras. 72-73. (Mr. van den Biesen).

Yugoslavia, also known as Greater Serbia. Two months later Milošević said almost literally the same at the Republika Srpska Assembly where the Vance-Owen plan was discussed:

“Since you are an Assembly, you probably know that we made a united system of money transfer, that we intend to introduce the same money, that we intend to have every possible link and transaction between the economies, as well as that we are going to stabilize the entire unified area of economy, in which those Serb lands shall belong economically, culturally, educationally, and in every other aspect.”³³

Madam President, I am half way through my pleadings, still 20 minutes to go. Maybe this is a good moment to have a short break.

The PRESIDENT: Very well. The Court will rise now and will return within 15 minutes.

The Court adjourned from 4.35 to 4.50 p.m.

The PRESIDENT: Please be seated. Mr. van den Biesen, please resume.

Mr. van den BIESEN: Thank you very much. Madam President, Members of the Court:

RAM

23. The Respondent has noted that we did not come back to the so-called RAM plan, which plan we had mentioned during our written pleadings. Professor Brownlie drew the conclusion that we no longer take the position that such a plan indeed existed and, in any event, he denied the existence of it:

“In any event the purported RAM plan consists of suppositions based upon the insufficiently legible part of the transcript of a telephone conversation between Milosevic and Karadzic of 29 May 1991. Not a single ICTY indictment contains details about the existence of a plan entitled RAM.”³⁴

24. In the Rejoinder, the Respondent had claimed that the tape was “falsified”. Mr. Brownlie, if I heard him correctly, did not repeat this position. The Respondent had added that we had not provided any evidence in support of the quality thereof³⁵. Well, as we said in the Reply, this conversation was revealed by Ante Marković, the last Prime Minister of the SFRY. But

³³ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Exhibit No. P357.2a, Excerpts from the Thirtieth Assembly Session of the RS Assembly of 9 May 1993.

³⁴CR 2006/21, p. 12, para. 4 (Mr. Brownlie).

³⁵Rejoinder of 23 February 1999, p. 596, para. 3.3.1.13.

this we said in 1998. Marković testified in the *Milošević* trial and confirmed precisely what we have been telling this Court in our written pleadings. He made his statement on 23 October 2003 in the *Milošević* case³⁶; and by making his statement he established the existence, the veracity and the substance of the tape-recorded conversation.

25. Marković has — as a witness — confirmed what we have stated before and for which we have submitted evidence earlier. And he said, during 1991 — especially but not exclusively in the fall of 1991 — it is not what he said, it followed — Belgrade was intensively busy with the distribution of arms among the Serbs in Bosnia and Herzegovina. This happened in close co-operation with the Bosnian Serbs and clearly with the active involvement of the JNA.

26. During my pleadings last Tuesday morning I did read several quotes from various ICTY judgments which, besides this tape recording, confirmed this distribution of arms as part of a well orchestrated plan³⁷.

The armed forces/paramilitaries

27. Madam President, later this afternoon my colleague Laura Dauban will speak about the Respondent's total involvement military-wise and paramilitary-wise more extensively. For now I would like to make just a few observations.

28. We have provided the Court with rather exhaustive details demonstrating this total involvement of the Respondent, an involvement which necessarily leads us to conclude that the Respondent should be considered directly — or indirectly — as an accomplice responsible for the acts of genocide committed in Bosnia and Herzegovina. Basically, the Respondent has rebutted this only in a rather general manner. With respect to the paramilitaries, the response was “all sides did the same”; with respect to the military the response was that the situation with respect to the payment of the officers was not unusual and that this, in any event, does not lead to attribution of any responsibility; with respect to the secret police or special forces from the Belgrade Ministry of the Interior, the Respondent flatly denied that these forces were operating in Bosnia under their control, as if that, would it be true — which we have shown it is not, while the Respondent fails to

³⁶ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milošević*, case No. IT-02-54, transcript of 23 October 2003, starting at p. 27999. Available at www.un.org/icty/transe54/031023ED.htm.

³⁷CR 2006/30, pp. 44-45, paras. 39-40 (Mr. van den Biesen).

produce any evidence to the contrary — if they were right it would not have been relevant for the question of attribution.

29. Leaving an entire army behind was also considered to be normal by the Respondent, while they did not effectively deny its continued supplying the armed forces of the Bosnian Serbs. This in itself is not surprising with former President Milosevic, as we have seen just a minute ago, explaining that extensive resources were spent in secret on supplying both the other two Serb armies.

30. The Respondent has entirely ignored that it, as we have shown the Court in our first round, in 1995 sent VJ officer General Mile Mrksić from Belgrade to the Republika Srpska Krajina to be the Commander of the RSK armed forces. Maybe the Respondent takes the position that there is no need for it to respond because this issue may possibly belong to the Croatian case, but in any event not to the Bosnian one.

31. We *do deem* this appointment relevant for our case since it illustrates Belgrade's position towards the two other Serb armies.

32. We presented the Mrksić appointment together with the appointment of Bogdan Subotić, who became the Minister of Defence of Republika Srpska³⁸. The Respondent did not ignore this appointment either. Since there can be no doubt that this appointment falls squarely within the range of our case we may consider this silence of the Respondent as another non-denial of a clear fact presented by us, which presentation, of course, was supported by relevant evidence.

33. The third appointment I discussed on 28 February 2006 in the same context is the decision of this joint meeting — a joint meeting of the Belgrade and Pale political and military leadership, who decided that General Mladić would have to be the Commander of the Bosnian Serb concocted army-to-be. This meeting took place, as we have demonstrated, in Belgrade on 30 April 1992, three days after the new Constitution of the Federal Republic of Yugoslavia was adopted. We will get back to this issue later today.

34. These decisions, appointing the highest military officers, are showing the level of Belgrade's relationship to the other two Serb entities.

³⁸CR 2006/8, p. 54, para. 61 (Mr. van den Biesen).

Financial unity

35. Madam President, last Tuesday I briefly discussed the strong structural ties between the financial institutions of the three Serb entities, the most telling feature of these being the total subordination of the Bosnian Serb and Krajina Serb institutions to the Yugoslav National Bank³⁹.

36. Our colleague, Mr. Torkildsen, not only explained this organizational side of the financial relationship between the Serb entities, he also spent quite some time on the substance of these ties, his conclusion being that almost all of the Republika Srpska budget was covered by Belgrade, was paid for by Belgrade; and over 90 per cent of that budget was related to army expenditure⁴⁰. The evidence to which we referred⁴¹ consists of official Republika Srpska documents, which went through the verification procedure of the ICTY. We certainly are allowed to rely on those documents; and so does the Court. If the Respondent would not have agreed with that, the Respondent should have made it clear and should have produced evidence to the contrary.

37. The only one who provided this Court with a different view was a witness called by the Respondent, Mr. Vladimir Lukić. He stated that Republika Srpska had “its own banking and financial systems reflected in the existence of a national bank, its own currency, budget, [and] payment operation service”⁴². By suggesting that Republika Srpska had its own currency, Mr. Lukić did not inform the Court correctly, since this has been the case only for a short time, while during this time the Yugoslav National Bank in Belgrade was also in total control of the Republika Srpska economy. In early 1994, the so-called Super Dinar was introduced by Belgrade. From that point onwards, the currencies in all three Serb entities were unified. The National Bank of Yugoslavia was put in charge of all three economies⁴³. When asked in cross-examination if the financial system was wholly independent of any FRY support, Mr. Lukić first did not reply and then denied that the Republika Srpska was dependent on the FRY. He also claimed that the Republika Srpska was receiving credit from other countries than the FRY. He described the arrangement in which the Republika Srpska joined the monetary system of the FRY as the

³⁹CR 2006/9, pp. 44-48, paras. 48-59 (Mr. Torkildsen).

⁴⁰*Ibid.*, p. 42, para. 44 (Mr. Torkildsen).

⁴¹CR 2006/9, p. 43, footnote 106 (Mr. Torkildsen).

⁴²CR 2006/24, p. 12 (testimony of Mr. Lukić).

⁴³CR 2006/9, p. 47, para. 57 (Mr. Torkildsen).

Yugoslav National Bank acting as a kind of exchange office to convert Marks into Dinars, but he appeared to be unaware of the arrangement in which *his* National Bank was subordinated to that of the FRY⁴⁴. As we discussed earlier, the statements of Mr. Lukić, in general, cannot be taken seriously by any court of law. This includes his remarks on finances, which clearly are not supported by any evidence, let alone by credible evidence.

38. Mr. Torkildsen has quite some time ago produced several reports to the ICTY in the *Milosević* case. These reports were publicly available and known to anyone who was interested in the *Milosević* proceedings. Besides that, the Respondent knew that Mr. Torkildsen was to appear before this Court in this case. All of this makes the effective silence of the Respondent in response to our pleadings with respect to this issue even more telling and allows us to conclude that the documents discussed and analysed by Mr. Torkildsen, indeed, confirm that Republika Srpska was, if it were left alone by the FRY, economically zero, nothing. It just could not have existed, let alone continued to exist.

SDC

39. Madam President, Members of the Court, we have talked several times about the Supreme Defence Council (SDC) meetings and about the reports of these meetings during the first round of our pleadings. Before that, the Parties have been engaged in correspondence with the Court about this topic. The Respondent has not seen the need to say anything about this issue during the first round of pleadings.

40. During this second round we have referred to and will be referring to several of these reports, which are all readily available through the ICTY⁴⁵.

41. Looking through these documents, that is through the visible sections of them, several things become clear:

— first, promotions and other personnel decisions are discussed at length during all of these meetings. Large parts of precisely those discussions are redacted. The only feasible reason we can think of is that these sections relate to the Yugoslav army officers who were on duty in the

⁴⁴CR 2006/24, p. 12, paras. 22-24.

⁴⁵ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosević*, case No. IT-02-54, Exhibit P469.

Republika Srpska or in the Republika Srpska Krajina. If the Respondent does not agree, it should have proven that we are wrong and not provide the Court with theoretical alternative reasons for these particular redactions;

- then, the SDC meetings, as a rule, spent a lot of time on what is called the “current political and military” situation. This usually seems to be about the situation in Bosnia and Herzegovina and in Serbian Krajina. Whenever the reading could become interesting for our purposes, the screen turns black. It is only reasonable to assume that these sections would clarify the extent and the nature of the Respondent’s “relationship” with the Bosnian Serbs. Again, if the Respondent does not agree, it should prove that we are wrong and not provide the Court with theoretical alternative reasons for these redactions;
- even the unredacted parts of the reports show an always present awareness of the participants to the SDC to be secretive about the issues discussed and to warn against sensitive things being put on paper;
- also, all along during the years 1992-1995 financial problems form a centrepiece of the discussions. The shortage of funds, which quite often comes up as an issue in relation to discussions on the needs of the other two Serb armies, is a returning issue. Surprisingly it is within the SDC that the decision seems to be taken about printing new money to alleviate problems of the armies involved. If the Respondent does not agree, it should prove the contrary;
- the November 1993 meeting which, according to what former FRY President Lilić testified in the *Milosević* case⁴⁶, must have been the meeting in which the decisions were made about the 30th and 40th Personnel Centre; extensive parts of exactly this report are almost entirely redacted;
- the month of August 1995, immediately following the Srebrenica massacre, shows the highest frequency of SDC meetings ever. One of those meetings is attended by Ratko Mladić, the commander of the Bosnian Serb military. All of the reports of these meetings are largely redacted. It is only reasonable to assume that the redacted sections hide extensive discussions

⁴⁶ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosević*, case No. IT-02-54, transcript of 17 June 2003, page 22591. Available at www.un.org/icty/trans54/030617IT.htm.

on the massacre of Srebrenica and about “what to do next”. The redaction of the 23 August 1995 report does not seem to be entirely perfect. This report does reveal that the SDC participants are of the opinion that Republika Srpska should accept peace immediately and they add that otherwise the Republika Srpska will no longer receive any military support. This, at least, confirms that until August 1995 this military support was still the regular situation;

- yes, Madam President, the minutes and the shorthand reports also show that Belgrade was very annoyed by its Bosnian Serb brothers and sometimes even angry about their stubbornness. It also shows that Belgrade would have preferred acceptance of the various peace plans much earlier than the Bosnian Serbs thought to be advisable. At all times, this was said in the context of economic discussions: it all became just much too expensive for Belgrade;
- never show the unredacted sections that Belgrade has taken a position which shows a principal difference of opinion with the Bosnian Serbs. If there were different opinions, they were strictly of a tactical nature;
- never show the unredacted reports a decision of the SDC to entirely and effectively cut all military co-operation, in all its aspects, with the Bosnian Serbs.

42. These are the things we can see. It is only fair to assume that these reports hide the truth central to the question of attribution in our case. The Respondent is keeping this truth hidden. And actually, the Respondent continues actively to do so.

43. Only recently — actually in the midst of the pleadings that took place here before this Court — it tried to make sure that the ICTY would not make public its confidential decision ordering Serbia and Montenegro to produce certain documents, including Ratko Mladić’s personnel file. Proof of this is to be found in the decision of the Trial Chamber in the *Milosević* case, which decision was taken on 12 April 2006 and made available to the public yesterday. Since the decision has not been placed on the ICTY’s website yet, it is enclosed in the judges’ folder.

44. In itself this decision does not seem to be particularly interesting since it only confirms that the file of the *Milosević* case will remain closed, since the case is terminated. For us the decision is relevant given the fact that the Agent of the Respondent did inform this Court earlier that he was not opposed to making these documents public. The contrary apparently was argued at

the ICTY. The Court should infer the necessary conclusions from the various positions taken by Serbia and Montenegro.

45. The decision also illustrates, Madam President, that the *Milošević* case has indeed lost its meaning seen from the perspective of what we call “getting the record straight” in respect to the period relevant for our case.

Concluding remarks

46. Madam President, this brings me to my concluding remarks. The facts discussed at these pleadings do all confirm the unity — the unity between the entities making up the new Yugoslavia — Serbia and Montenegro, Republika Srpska and Republika Srpska Krajina. A unity which in the words of Milošević existed *de facto* and only needed to be formalized *de jure*, a process which could take some time. For our purposes, obviously, the *de facto* existence is sufficient.

47. The unity referred to here was not that of an average political alliance. As Milošević said, the most important feature of the Vance-Owen Plan was the fact that it included borders based on “ethnic principle”. Indeed, this was precisely what the ethnic cleansing was all about and what Strategic Goal No. 1 was all about. It is clear that Milošević, i.e., the Respondent, considered this to be the most important feature. It is clear that there is no distance whatever between Milošević and the Bosnian Serb leadership as to their views with respect to the desired ethnicity criterion for their actions and for their policy.

48. Also, it is clear that the ultimate goal was shared likewise by Milošević, i.e., the Respondent, and the Bosnian Serb leadership.

49. Also, it is clear that the unity already was achieved with respect to all the relations between the Serb entities: political, military, economical, cultural and educational.

50. The General Assembly of the United Nations had become aware of this *de facto* situation as well. In its resolution of 3 November 1994 it called upon the FRY and concluded that the FRY's:

“activities aimed at achieving integration of the occupied territories of Bosnia and Herzegovina into the administrative, military, educational, transportation and

communication systems of the Federal Republic leading to a *de facto* state of occupation are illegal, null and void, and must cease immediately”⁴⁷.

Madam President, it is clear that we are today having the benefit of hindsight and, more importantly so, the benefit of documents which at the time were certainly not available to the General Assembly. This must have been the reason for the somewhat conservative approach reflected in the resolution. We have established that the situation feared by the General Assembly did exist in reality at the latest on 9 January 1993.

This ends my pleading, Madam President. I would appreciate it if you would give the floor to my colleague Laura Dauban.

The PRESIDENT: Thank you, Mr. van den Biesen. I call Ms Dauban.

Ms DAUBAN:

Military including JNA/VJ/paramilitaries and volunteers

1. Madam President, Members of the Court. Bosnia and Herzegovina has to date, through its written submissions and during the first round of its oral pleadings, presented a very clear picture of the nature of the military during the conflict. We have shown to you how the Yugoslav People’s Army — which I shall hereinafter refer to as the JNA — became a Serbian army and how this characterized the nature of the relationship between the Respondent and the Bosnian Serbs. We have demonstrated how Belgrade created the armed forces of the Bosnian Serbs — by simply relabelling part of the JNA —, how Belgrade retained its backbone, the Officers Corps, as part of the 30th Personnel Centre of the Yugoslav army — hereinafter the VJ —, through which the officers serving in the army of the Bosnian Serbs received monthly payments — additional payments for years in battle, in Bosnia —, pensions, promotions and other involvements. We have shown how Belgrade shaped the political intent which was to guide the aims of that army and continued to supply it with men, equipment, logistical sustainability and arms.

2. In our written and oral pleadings we have described and documented numerous examples of the close relationship between the armed forces of the Respondent and the Bosnian Serbs. The armed forces of the Respondent included their regular armies — the JNA and later the VJ —,

⁴⁷A/RES/49/10, para. 15.

paramilitary formations, either connected to the VJ or to the Ministry of the Interior of Serbia, or special police, other special secret police units. We have presented exhaustive evidence which shows that volunteers, paramilitaries and other police units from the FRY were not independent, uncontrolled units but organs of the State of the Respondent and an integral part of the ethnic cleansing operations in Bosnia and Herzegovina.

3. The Respondent has consistently, but ultimately superficially, sought to deny the evidence presented by Bosnia and Herzegovina. They have focused a disproportionate amount of attention on inaccurate assertions regarding the army of Bosnia and Herzegovina, much of which has been refuted by Mr. van den Biesen⁴⁸. Where the Respondent has attempted to tackle our evidence, it was usually through a distortion on their part of the general picture and not through any concrete facts or pieces of evidence. The majority of the substance of our evidentiary matter, therefore, has been left untouched by the Respondent. During the course of these pleadings I will answer all points made by the Respondent relating to the military and in doing so will clarify the position of Bosnia and Herzegovina in relation to those statements by the Respondent and also by the testimony of the experts, witness-experts and witnesses called by both Parties where relevant.

The system of defence in Yugoslavia

4. There have been a lot of facts so far presented to the Court on the topic of the military relations between the Respondent and the Bosnian Serbs; as well as a lot of information about the military forces of Bosnia and Herzegovina itself. It might be helpful if at this point a little clarification is added so a clearer picture can be gauged about the structure of the military in the former Yugoslavia; something which has been alluded to by both Parties throughout the pleadings.

5. The defence structure of the former Yugoslavia was laid out in the *All People's Defence* doctrine which was first published in 1969 and it gave a level of military independence to each of the republics in Yugoslavia under the auspices of the JNA⁴⁹. The JNA was a federal body in that it was controlled by and answerable to the Federal Presidency of the SFRY only and could not, therefore, be controlled by any one President of any one of the republics — this was laid out in the

⁴⁸CR 2006/30, p. 50, paras. 58-60 (Mr. van den Biesen).

⁴⁹ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Expert Report of MATOTP Theunes and Borrelli, Exhibit No. P643 tab 1, Part I Theunes, pp. 2-3.

1974 Constitution of Yugoslavia. The Federal Presidency was, until the end of 1991, made up of a representative from each of the republics of Yugoslavia. The idea behind such representative federal control was to ensure that no one of the republics in Yugoslavia would have undue influence over the JNA, which was primarily responsible for any immediate external threats to the security of Yugoslavia as a whole. The JNA was divided into army military districts which covered areas of territory irrespective of the borders of the constituent republics.

6. At the level of the republics each one had its own territorial defence — which will hereinafter be the TO — which was responsible for the security of Yugoslavia on the basis of locally organized units and these units were funded and equipped by the republics themselves: a large portion of the male population received military training so that they could be called up by these units⁵⁰. Each republic also had a Ministry of the Interior which was responsible for its own internal affairs such as policing and had extended powers in the case of an imminent threat of war.

7. All of this was in place on the federal, republic and municipal level and it was used by the Serb side during the conflict: as General Dannatt stated to this Court, this doctrine ensured that a town or municipality would raise its own unit for local protection in the event of external aggression against Yugoslavia but it was unfortunately the very system of *All People's Defence* which was so egregiously internally misused that led to such disastrous consequences⁵¹.

The JNA

8. Madam President, Members of the Court, Bosnia and Herzegovina has so far presented a lucid picture of the role played by the JNA in the conflict. We have established how this multi-ethnic defence force whose aims were brotherhood and unity became a predominantly Serb military which proceeded to arm the Bosnian Serbs⁵². The Respondent has taken the position that the arming of the Serbs was nothing more than part of a “widespread phenomenon” prevalent in the

⁵⁰*Ibid.*, p. 5.

⁵¹CR 2006/23, p. 40 (testimony of General Sir Richard Dannatt).

⁵²CR 2006/02, p. 32, para. 13 (Mr. van den Biesen).

context of the break-up of Yugoslavia⁵³ and that the arming of the military units was done along ethnic lines by each ethnic community⁵⁴.

9. That this arming was done equally by each ethnic community in Bosnia and Herzegovina we have shown to be false by simple reference to the disparity in access to resources of each of the communities — the Serbs had a considerable advantage⁵⁵. That this was an organized endeavour on the part of the Serbs and that it was organized from Belgrade can be seen in the statement of one of the self-confessed participants, Miroslav Deronjic, who was during 1992 and 1993 the President of the Serb Crisis Staff in the municipality of Bratunac, and pleaded guilty to crimes against humanity before the ICTY. He described how he met with Mihalj Kertes, then the Deputy Minister of the Interior of Serbia, and they organized the arming of the Serbs in municipalities in Bosnia and Herzegovina — and this, Madam President, was in 1991⁵⁶. Mihalj Kertes told Deronjic how he had been involved in the arming of the Bosnian Serbs quite extensively and that he was in charge of the operation⁵⁷. We have already highlighted the role of Mihalj Kertes in the arming of the Bosnian Serbs in our Memorial of 15 April 1994⁵⁸ and in our Reply of 23 April 1998⁵⁹.

10. The role of the JNA in the arming was an important one. In his conclusions on the situation of the responsibility of the Second Military District of the JNA, General Kukanjac, the Commander of that Second Military District, stated that the JNA distributed 51,900 pieces of armaments in co-operation with the Serbian Democratic Party of the Bosnian Serbs, who are reported to have distributed 17,298 weapons⁶⁰.

11. The CIA study, *Balkan Battlegrounds*, a source favoured by the Respondent for their information on military matters, stated that the JNA superseded the Serbian State Security Service

⁵³CR 2006/19, pp. 45-46, para. 267 (Maître de Roux).

⁵⁴CR 2006/15, p. 25, para. 163 (Mr. Stojanovic).

⁵⁵CR 2006/02, pp. 32-33, para. 13 (Mr. van den Biesen).

⁵⁶ICTY, *Prosecutor v. Miroslav Deronjic*, case No. IT-02-61-S, Statement of Miroslav Deronjic, Exhibit No. P600a at pp. 2-13.

⁵⁷*Ibid.*, p.15.

⁵⁸Section 2.3.4.

⁵⁹Reply of Bosnia and Herzegovina, 23 April 1998, Chapter 8, Section 2, para. 24 and Chapter 8, Section 6, paras. 218, 245-254.

⁶⁰ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Exhibit No. P464, tab 4a at p. 4.

as the primary weapons supplier to the Bosnian Serbs⁶¹. In fact, what the JNA were doing was to disarm the Bosniaks and Bosnian Croats on the one hand, whilst arming the Bosnian Serbs on the other. One study by the Balkan historian, Dr. Hoare, explains that:

“The JNA sought to disarm the Bosnian TO-units in Muslim- and Croat-majority areas, and keep them disarmed, while arming the TO-units in Serb-majority areas and redistributing weaponry for use in the coming war. The TO was therefore split into Serb staff who collaborated with this policy, and non-Serb staff who sought to retain or regain control over their own armaments.”⁶²

12. This was not the only way in which the JNA was involved in Bosnia and Herzegovina and, contrary to the assertions of the Respondent, that by March 1992 the JNA was no longer in control of Bosnia and Herzegovina and that the mobilized Bosnian Serb units were acting independently⁶³, the opposite is true. We have demonstrated⁶⁴ that the role of the JNA in relation to the Bosnian Serbs and the takeover of the municipalities is evident through its actions, particularly through its role in the ethnic cleansing in Bosnia and Herzegovina⁶⁴. Counsel for the Respondent has portrayed the JNA as an army whose role was one of keeping the warring factions apart⁶⁵. They do agree with the position of Bosnia and Herzegovina that by early 1992 the JNA had become a mainly Serb army; in fact the Agent of the Respondent stated as much himself, although there is evidence, which has already been presented by Bosnia and Herzegovina, which shows that the conclusion by counsel for the Respondent, that this was a natural process is an erroneous one⁶⁶.

13. *Balkan Battlegrounds* points out that despite the fact that the JNA was supposed to mirror the ethnic composition of Yugoslavia, this was not the case: while Serbs constituted 36 per cent of the population of Yugoslavia and Montenegrins less than 3 per cent, together Serbs and Montenegrins made up almost 70 per cent of the JNA's officer ranks⁶⁷. The actions of the JNA in Slovenia and particularly in Croatia in 1991 alienated it from the non-Serbs in Bosnia and

⁶¹Central Intelligence Agency, *Balkan Battlegrounds: A Military History of the Yugoslav Conflict, 1990-1995*: Vol. I, p. 127.

⁶²Marko Hoare, *How Bosnia Armed* (London, 2004) p. 23.

⁶³CR 2006/16, pp. 33-34, paras. 90 and 94 (Mr. Brownlie).

⁶⁴CR 2006/5 (Ms Karagiannakis); CR 2006/6 (Ms Dauban).

⁶⁵CR 2006/15, p. 15, para. 132 (Mr. Stojanovic).

⁶⁶*Ibid.*, p. 19, para. 148 (Mr. Stojanovic).

⁶⁷Central Intelligence Agency, *Balkan Battlegrounds: A Military History of the Yugoslav Conflict, 1990-1995*: Vol. I, p. 46.

Herzegovina who saw the JNA as pursuing pro-Serbian policies⁶⁸. This is further explained by *Balkan Battlegrounds*:

“More ominously, the JNA, as it had elsewhere, was recruiting almost exclusively Serb volunteer units — often organized by the local SDS [Bosnian Serb Democratic] party leaders — to expand its manpower. By these actions it armed some of the most radical elements in the Bosnian Serb population . . . Under Milosevic’s influence the Serbianized JNA now viewed itself as the only guarantor of the safety of Serbs everywhere. The results for Bosnia were to be dire indeed.”⁶⁹

14. The character of the JNA had changed and it had changed because there was a deliberate political will for this to happen. General Dannatt has explained how nothing happens in an army without the political will for that action to take place⁷⁰: and General Dannatt particularly highlighted the fact that the JNA followed a very strict command doctrine, that of *Befehlstaktik*, more about which will be stated tomorrow. The role of the JNA was no longer to keep the peace in Yugoslavia, but to actively help and pursue the aim to create a State for one ethnicity in a country which was to become independent and therefore outside of its ambit. This situation renders the claim of the Respondent that the Serbs were in danger and merely acting to protect themselves⁷¹ as rather flawed, as is the claim that it was the JNA who were being attacked⁷².

15. We can further see this through the statement of the already mentioned Miroslav Deronjic, who was a participant in the ethnic cleansing operations. Regarding the takeovers of municipalities, he confirmed in his witness statement in his own case that:

“I’m fully convinced that none of these events were coincidental. All these events were planned, they were an integral part of a plan, and what preceded them was implementation of other elements of the plan . . . it was clear that the JNA sided with the Serbs and that it supported the implementation of the plan.”⁷³

In the light of the evidence that we have presented already and statements such as this one, the claims of the Respondent that there was no preparation⁷⁴ for what happened in Bosnia and Herzegovina can be seen to be false.

⁶⁸*Ibid.*, p. 125.

⁶⁹*Ibid.*, pp. 126-127.

⁷⁰CR 2006/23, p. 12 (testimony of General Sir Richard Dannatt).

⁷¹CR 2006/17, p. 17, paras. 192-196 and p. 22, para. 215 (Mr. Brownlie).

⁷²*Ibid.*, pp. 20-21, para. 208 (Mr. Brownlie).

⁷³ICTY, *Prosecutor v. Miroslav Deronjic*, case No. IT-02-61-S, Statement of Miroslav Deronjic, Exhibit No. P600a at pp. 20-21.

⁷⁴CR 2006/17, p. 21, para. 212 (Mr. Brownlie).

16. Madam President, Members of the Court, we have shown the Court how the so-called withdrawal of the JNA from Bosnia and Herzegovina was a carefully premeditated operation which was no more than a relabelling of one part of it into the army of the Bosnian Serbs. That it was premeditated has been demonstrated already by the evidence we have so far presented, evidence that the independence of Bosnia and Herzegovina was expected and that the Bosnian Serb officers were purposely transferred to serve in JNA garrisons in Bosnia and Herzegovina. We used the diary of Borisav Jovic, the Serbian member of the Presidency of Yugoslavia, who detailed all of this and, moreover, we presented that he reported in December 1991 that these actions were 90 per cent complete and that this had happened because Milosevic had ordered it to happen⁷⁵. Thus, the claim by the Respondent, made in the cross-examination of General Dannatt, that it was natural for the Bosnian Serbs to want to stay in Bosnia and Herzegovina and join the army there, takes no account of the reality of the situation⁷⁶.

17. The Respondent has presented the Serbianization of the JNA and its re-hatting as a natural process for a government facing a disintegrating State. Furthermore, the Respondent has stated that the real worry for Serbia was not losing military control of Bosnia and Herzegovina upon recognition, but the possibility of an influx of refugees coming to Serbia, if the officers of the JNA and their families all had to return to Belgrade⁷⁷. This relabelling, according to the Respondent, was purportedly only taking place at the beginning of 1992⁷⁸.

18. General Dannatt gave his expert military opinion that this action was planned from the very top of the political hierarchy in order to ensure that the Bosnian Serbs would be able to retain personnel and arms from the JNA⁷⁹. Furthermore, Borisav Jovic reiterated that the international recognition of Bosnia and Herzegovina had been anticipated by Milosevic and stated what was done about it in an interview, which was aired on the BBC documentary "The Death of Yugoslavia". I would like to quote the relevant part of that transcript now, and this is Borisav Jovic speaking:

⁷⁵CR 2006/8, pp. 41-2, para. 11 (Mr. van den Biesen).

⁷⁶CR 2006/23, p.39 (testimony of General Dannatt).

⁷⁷CR 2006/15, pp. 19-20, para. 148 (Mr. Stojanovic).

⁷⁸*Ibid.*, p. 20, para. 149 (Mr. Stojanovic).

⁷⁹CR 2006/21, p. 18 (testimony of General Sir Richard Dannatt).

“And we considered what would happen at the moment when Bosnia and Herzegovina was recognized and when we are declared as aggressors, that our army is over there. Only Milosevic and I gave it a thought. We did not include the others. And we realized we had to pull a fast one. Of course, we told them they would get all our material help, because they did not have their own budget nor any possibility to continue organizing on their own, to pay the officers.”⁸⁰

19. Furthermore, Jovic stated in his diary — which was admitted into evidence in the *Milosevic* case — that it would have been “no problem” for the JNA to withdraw from Bosnia and Herzegovina “either technically or in terms of transportation”⁸¹. Of course, a straightforward withdrawal was not what was planned or what would happen. Jovic’s diary further recounts how the Chief of Staff of the JNA, Milan Panic, stated that the JNA would not withdraw from Bosnia and Herzegovina despite the fact that it had been declared and recognized as an independent, sovereign State⁸². Furthermore, the ICTY Trial Chamber in its judgment in the *Celebici* case, referred to the statement of General Veljko Kadijevic, the former Defence Minister of the SFRY, when they reached a conclusion as to the nature of the armed conflict in Bosnia and Herzegovina:

“We had to orient ourselves toward concrete cooperation with representatives of the Serbs and with the Serb nation as such . . . This had enabled us during the war in Croatia to manoeuvre and move JNA troops via Bosnia and Herzegovina, which was of vital significance for the JNA . . . This also enabled the mobilization in the Serb parts of Bosnia and Herzegovina to be very successful.

The units and headquarters of the JNA formed the backbone of the army of the Serb Republic, complete with weaponry and equipment. That army, with the full support of the Serb people, which is required in any modern war, protected the Serb people and created the military conditions for an adequate political solution that would meet its national interests and goals, to the extent, of course, that present international circumstances allow.”⁸³

20. We can see from all of this that no credibility can be attached to the statements of the Respondent that this Serbianization was a natural process or even their proclamation that the JNA “found itself, without warning, a visitor on the territory of hostile secessionist entities”⁸⁴. The recognition of Bosnia and Herzegovina had not only been foreseen but swift measures had been taken and were already in place in readiness for the very event. By the time the independence of

⁸⁰Video materials submitted by Bosnia and Herzegovina on 16 January 2006, DVD No. 18.

⁸¹ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Exhibit No. P596.2 “The Last Days of the SFRY” by Borisav Jovic, p. 400.

⁸²*Ibid.*

⁸³ICTY, *Prosecutor v. Mucic et. al*, case No. IT-96-21 Trial Chamber Judgement given on 16 November 1998 at para. 220.

⁸⁴CR 2006/16, p. 32, para. 86 (Mr. Brownlie).

Bosnia and Herzegovina was a reality, on 6 March 1992, the backbone of the army of the Bosnian Serbs was already in place, in the form of the JNA stationed in Bosnia and Herzegovina and the majority of the Serbian population in Bosnia had been armed. It was not the case, as the Respondent has stated, that the JNA withdrew from the territory of Bosnia and Herzegovina as soon as it did proclaim its independence⁸⁵; there were no less than two United Nations Security Council resolutions ordering the JNA to withdraw from the territory of Bosnia⁸⁶ and then condemning them for not fulfilling that order⁸⁷.

21. Furthermore, General Dannatt stated before this Court that a withdrawing army would not leave behind valuable equipment, weapons and resources for use by another army⁸⁸. It is clear, though, through this action alone, that the army which eventually materialized — that of the Bosnian Serbs — was not another army at all but was considered and in fact was, for all intents and purposes, a part of the Respondent's military. Mr. Ollivier will describe in detail how Republika Srpska was no more than an organ of the Respondent and in doing so will rebut the baseless claims made by the Respondent that this entity was an independent State. The fact that such an entity could not have been independent is cogently demonstrated by the relationship between its professed independent army and Belgrade. I will deal with a few of the facts that demonstrate this conclusion from the perspective of the VJ and how it controlled the administrative business of the VRS, while Mr. Ollivier will further contend with the issues from the perspective of how the VRS was totally dependant upon the VJ and the Respondent.

The VJ

22. The 30th Personnel Centre of the VJ, like the 40th Personnel Centre which dealt with Yugoslav officers serving in the breakaway Serb part of Croatia, was a part of the Respondent's army. The officers serving in Bosnia or in Croatia through these Centres continued to be

⁸⁵CR 2006/19, p. 46, para. 268 (Mr. de Roux).

⁸⁶United Nations Security Council resolution 752 (1992).

⁸⁷United Nations Security Council resolution 757 (1992).

⁸⁸CR 2006/23, p. 39 (testimony of General Dannatt).

administered by Belgrade and this has been shown by the documentary evidence we have already submitted to the Court⁸⁹.

23. Madam President, Members of the Court, nothing has been said about this by the Respondent, which seems rather odd when faced with all of the evidence that not only has been presented before this Court but also has been shown to the Trial Chambers at the ICTY — it is this kind of evidence that led the *Brdjanin* Trial Chamber to conclude that the withdrawal of the JNA from Bosnia and Herzegovina was only a smokescreen to disguise the fact that the FRY was still in fact operating in Bosnia and Herzegovina⁹⁰. We have submitted documents which are:

- evidence that the VJ was responsible for the promotions of its personnel while they were serving in the Bosnian Serb army⁹¹;
- evidence that the VJ was in charge of determining the status of its officers serving in the Bosnian Serb army i.e., deciding on things such as reassignment⁹²;
- evidence that the VJ was in charge of terminating the service of its personnel serving in the army of the Bosnian Serbs⁹³;
- evidence that the VJ was responsible for compensation for injuries sustained by its personnel while they were serving in Bosnia and Herzegovina⁹⁴;
- evidence that the VJ was responsible for the medical expenses of its personnel serving in the VRS and their families under the term of “insurance beneficiaries”⁹⁵; and
- evidence that the VJ personnel serving in Bosnia and Herzegovina remained the responsibility of the VJ while they were serving in the VRS⁹⁶.

24. The Respondent has spoken about secondment of its military personnel to the army of the Bosnian Serbs⁹⁷. The Respondent would no doubt characterize these incidents above in the

⁸⁹Documents submitted to the ICJ by Bosnia and Herzegovina on 16 January 2006.

⁹⁰ICTY, *Prosecutor v. Brdjanin*, case No. IT-99-36, Trial Chamber Judgement, 1 September 2004, para. 151.

⁹¹Documents submitted to the ICJ by Bosnia and Herzegovina on 16 January 2006, docs. 46-48, 51 and 62.

⁹²*Ibid.*, doc. 49.

⁹³*Ibid.*, doc. 39.

⁹⁴*Ibid.*, doc. 56.

⁹⁵*Ibid.*, doc. 70.

⁹⁶*Ibid.*, doc. 61.

⁹⁷CR 2006/17, p. 23, para. 219 and p. 26, paras. 240-241 (Mr. Brownlie); CR 2006/21, pp. 15-16, para. 3 (Mr. Brownlie).

evidence as part of the normal administration in such circumstances. However, what is clear from the practical examples cited above, is that the responsibility for such personnel, serving in Bosnia and Herzegovina, remained under the jurisdiction of the Respondent. If we examine the military law of the Respondent's own army, a number of provisions seem to clarify the situation even further: first of all it would not be possible for a VJ officer who is serving to travel outside of the borders of the State⁹⁸ or to work outside of his institution or unit without the permission of his superior officer⁹⁹. Therefore it cannot be the case that these officers were serving without, at the very least, the knowledge of the Respondent.

25. Secondly, that a serving officer of the VJ who is assigned outside the army shall have the same rights and duties as an officer assigned within the army¹⁰⁰ — we have presented to the Court a number of practical examples of this in operation above. I should point out here that where the laws speak of assignments outside of the army they mean secondments or postings to other units, organizations, State organs or Ministries¹⁰¹. There is no specific mention in the law of the VJ about secondment to other armed forces. Therefore we can either accept that this came under the provision mentioned above or that the VRS was not considered to be another army: this is very plausible given the fact that the 30th Personnel Centre, under which these VJ officers were administered, was a part of the VJ. Mr. Ollivier will go on to further explain the practical nature of the relationship between Republika Srpska and the Respondent which further clarify this point.

26. The Respondent has asserted that if seconded VJ personnel were serving in the command structure of another army, they fall within the responsibility of that army and not of the FRY: “the actions of such units could be attributed to the FRY only if, when secondment took place, they remained a part of the command structure of the FRY armed forces”¹⁰². In making such a statement, counsel for the Respondent completely ignores the evidence so far presented that these

⁹⁸ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Exhibit No. P526, tab 26a; the law of the VJ, 1994 Art. 33.

⁹⁹*Ibid.*, Art. 39.

¹⁰⁰*Ibid.*, Art. 53.

¹⁰¹*Ibid.*, Art. 8.

¹⁰²CR 2006/21, p. 26, para. 240 (Mr. Brownlie).

units did remain a part of the command structure of the FRY armed forces. Mr. Ollivier will further rebut such an assertion later this afternoon and tomorrow morning.

27. What the Respondent seems to be saying here is that there is no accountability for the VJ if their officers commit crimes across the border, crimes which they are not allowed to do under their own laws¹⁰³. It can be seen that as far as promotions are concerned, this is actually what did happen: in the Thirty-seventh Session of the Supreme Defence Council meeting of the Respondent held on 13 June 1995, a serving VJ officer, Borislav Duric, was not able to be promoted until certain unexplained criminal charges against him had been dropped. Another promotion of a serving VJ officer, Milosav Brkic — also discussed in that meeting — was not authorized because he had criminal charges pending against him. However, Madam President, Dragan Obrenovic, a serving VJ officer in the VRS, was promoted in December 1995 — that is after Srebrenica — and this was a man who pleaded guilty to crimes against humanity at the ICTY for his role in the massacre in Srebrenica. General Krstic, another VJ officer serving in the VRS, who has been found guilty for aiding and abetting genocide, was promoted after Srebrenica. Furthermore, in the Thirty-seventh Session of the Supreme Defence Council, one VJ officer, Enes Taso, is prevented from having his active service terminated under ill health on the intervention of Mr. Milosevic, who commended him as he “fought fiercely” around Sarajevo. In the same Supreme Defence Council session there is the promotion of VJ officer, Dusan Banjac, who has apparently — according to the minutes of that meeting — made a great contribution to the training of Serbs in the Republika Srpska and the Republika Srpska Krajina. All of this, Madam President, Members of the Court, begs the question as to why the Respondent did nothing about the crimes they knew were being committed by their officers; why they were promoted instead of demoted after some of the most egregious crimes had been committed; or at the very least, why investigations were never carried out in an attempt to exonerate these personnel who served in the Yugoslav army.

28. The picture we have presented to the Court demonstrates that there was control exercised by the Respondent over the Bosnian Serbs. The Respondent has claimed that Mladic did not take orders from Milosevic¹⁰⁴ and that the Bosnian Serb forces were controlled by Karadzic and not by

¹⁰³*Op cit.*, note 51, Art. 37.

¹⁰⁴CR 2006/16, p. 39, para. 115 and p. 48, para. 141 (Mr. Brownlie).

Belgrade¹⁰⁵. One of the Respondent's sources for such assertions is *Balkan Battlegrounds*, but if the references are checked, there is nothing about the independent nature of the Bosnian Serb army as promised¹⁰⁶. What we can find if we look through *Balkan Battlegrounds* in its entirety is in fact the opposite picture to the one presented by the Respondent; a picture, Madam President, that supports the evidence, analysis and conclusions already shown to the Court by Bosnia and Herzegovina. The book states that there was, "a well-founded belief within the SDS [the Bosnian Serb Democratic Party] that the VRS often answered more directly to Serbian President Milosevic and Belgrade than it did to the Bosnian Serb Presidency"¹⁰⁷. That is revealing in itself, but the book goes on to say that:

"The VRS was Mladic's army. His defiance of Bosnian Serb President Karadzic on many key issues throughout the war, culminating in Karadzic's failed attempt to relieve him in late 1995, demonstrated that the army answered to one man, Ratko Mladic; and the only one man Mladic was willing to answer to was Slobodan Milosevic."¹⁰⁸

29. We have shown the Court how the army of the Respondent continued to provide much of the necessary components essential for it to be able to maintain territory in Bosnia and Herzegovina and we have already established how this relationship was so close that the VJ would directly involve itself in operations, and *control* those operations, on the territory of Bosnia and Herzegovina. More will be said about this when I discuss joint operations specifically, but I will now clarify the position as regards other forms of unilateral intervention by the VJ.

The PRESIDENT: Could you do that a little more slowly, which will help the interpreters?

Ms DAUBAN: Yes. I am sorry, Madam President.

30. Mr. van den Biesen has, in our first round of oral pleadings, presented evidence to the Court of Belgrade's overt intention in eastern Bosnia via air attacks¹⁰⁹. There has been no mention of such evidence by counsel for the Respondent apart from a comment in passing that we presented

¹⁰⁵CR 2006/17, p. 23, para. 220 (Mr. Brownlie).

¹⁰⁶*Ibid.*, p. 44, para. 309 (Mr. Brownlie).

¹⁰⁷Central Intelligence Agency, *Balkan Battlegrounds: A Military History of the Yugoslav Conflict, 1990-1995*, Vol. I, p. 141.

¹⁰⁸Central Intelligence Agency, *Balkan Battlegrounds: A Military History of the Yugoslav Conflict, 1990-1995*: Vol. I pp. 142.

¹⁰⁹CR 2006/04, p. 44, paras. 29-31 (Mr. van den Biesen).

such material in our Reply in 1998¹¹⁰. In fact, we have only had a confirmation of such air intervention from the Serbian witness-expert Sir Michael Rose. He testified that four bombers, which he concluded were from Belgrade, bombed the town of Bugojno on the western side of Bosnia and Herzegovina¹¹¹. Although the Respondent never claimed responsibility for such actions at the time, the pilots were buried in Belgrade, which Sir Michael Rose concluded was a pretty strong inference linking them to the FRY¹¹².

31. The silence of the Respondent on this matter is telling. Particularly as there is more in Sir Michael Rose's book about the issue: he points out that the Bosnian Serb air defence radar system was controlled from a headquarters outside of Bosnia and Herzegovina, although he does not say where¹¹³.

32. The role played by the Respondent in the skies of Bosnia and Herzegovina during the conflict is corroborated and further detailed by other sources, one of which is the expert report by the Military Analysis Team of the Prosecutor in the *Milosevic* case. The two military experts analysed many thousands of documents relating to the military in the region and produced a comprehensive report covering many hundreds of pages which has been admitted into evidence in the *Milosevic* case and referred to extensively by the Trial Chamber in their Judgement on the Defence Motion for Acquittal. The Military Analysis concluded that a number of cross-border flights reported by various international bodies violated the ban on all military flights in Bosnia and Herzegovina under United Nations Security Council resolution 781 (1992). Their findings are as follows:

“By late 1994, a number of flights, predominantly by helicopters, across the FRY-Bosnia and Herzegovinan border . . . was noted by United Nations monitoring personnel. From 2 to 7 April 1995 alone, the ICFY [the International Conference for the Former Yugoslavia] monitoring mission registered 25 cross-border flights. Between 9 October 1994 and 4 May 1995, approximately 105 cross-border helicopter flights were observed by United Nations personnel.”¹¹⁴

¹¹⁰CR 2006/17, pp. 22-23, para. 218 (Mr. Brownlie).

¹¹¹CR 2006/26, p. 15 (testimony of Sir Michael Rose).

¹¹²*Ibid.*, p. 22 (testimony of Sir Michael Rose).

¹¹³Michael Rose, *Fighting for Peace* (London, 1998), p. 209.

¹¹⁴ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Expert Report of MATOTP Theunens and Borrelli, Exhibit No. P643, tab 1; Part III, Borrelli, p. 21.

33. Mr. Karadzic himself confirmed in 1993 that after the imposition of the no-fly zone, the training of all pilots was done at a FRY aerodrome¹¹⁵. Miroslav Deronjic's statement in his own case describes the airport that was created at Bratunac, by the Serbian State Security for their use and the base was under the command of one Frenki Simatovic, the Commander of the Special Operations Unit of the Serbian State Security Service, that is despite Mr. Mladic claiming that it was under his control¹¹⁶. In fact, the ICTY Trial Chamber was shown the video footage of the Serbian State Security Department celebrations to mark the sixth anniversary of the Red Berets where Frenki Simatovic stated, on camera, that:

“Also in 1992 they [which is the Serbian State Security] began building and securing a network of small airfields in Bosnia and Herzegovina, and also forming a combat squadron. Around a thousand combat, reconnaissance, transport and humanitarian flights were made from the airfields in Bratunac, . . . Sokolac, Rogatica and others. In mid-spring of last year [and he means 1995] it retreated from these parts with complete equipment and machinery, helicopters and aircraft. Throughout that period its operations remained undetected, despite NATO's sophisticated equipment and intensive investigation by a number of foreign intelligence services.”¹¹⁷

Paramilitaries, volunteers and units from the Serbian Ministry of the Interior

34. Bosnia and Herzegovina has established in its first round of oral pleadings that various irregular forces, which included paramilitaries, volunteers and units of the Ministry of the Interior of Serbia, played an important role in the conflict¹¹⁸. Moreover, we have proven that these forces were deployed by Belgrade to strategically important areas with clear tasks to fulfil: these “tasks” usually involved ethnic cleansing through killing, forcible deportation, destruction of the property and cultural heritage of non-Serbs and terrorizing the non-Serb civilians until they left an area. We have already shown to you some of their actions in municipalities, particularly in the northern and eastern parts of Bosnia and Herzegovina, which involved the beating, terrorizing and murdering of civilians¹¹⁹.

¹¹⁵ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Exhibit No. P427, tab 52.

¹¹⁶ICTY, *Prosecutor v. Miroslav Deronjic*, case No. IT-02-61-S, Statement of Miroslav Deronjic, Exhibit No. P600a, p. 41.

¹¹⁷ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Exhibit No. P390, tab 2, p. 6.

¹¹⁸CR 2006/09 (Ms Karagiannakis).

¹¹⁹*Ibid.*, p. 17, para. 24 (Ms Karagiannakis).

35. The Respondent has ostensibly presented two positions regarding these irregular units operating on the territory of Bosnia and Herzegovina. On the one hand there is an outright denial with statements that Serbia did not mobilize troops itself but certain individuals, who apparently were originally from Bosnia and Croatia, did organize volunteer units without any State backing: there is an obscure parallel made here with the German occupation of Yugoslavia during the Second World War — supposedly to justify such an action during the Balkans conflict of 1992¹²⁰. I shall deal with this spurious first position only by stating that it has already been refuted through the evidence so far presented by Bosnia and Herzegovina showing that the groups from the FRY did operate with the knowledge and under the orders of Belgrade. This first position taken by the Respondent demonstrates that there has been no serious attempt to address what Ms Karagiannakis pleaded before this Court, particularly regarding the incorporation of such groups into the command structure of the army — which shows not only knowledge on the part of the Respondent but also the fact that they were State led and State backed. This was echoed by the testimony of General Dannatt who stated that many of the paramilitaries, which operated in Bosnia and Herzegovina from the FRY, were brought into the main command hierarchy of the armed forces of the Bosnian Serbs: they worked together but they would not have been sent there unless the political intent on the part of the FRY leadership had willed it¹²¹. Furthermore, we have shown to the Court that when these units were not put under the control of the army they operated in a command structure that led directly to Belgrade — such as the forces of the Serbian Ministry of the Interior. Madam President, I think little more needs to be stated in response to such erroneous assertions by the Respondent.

36. The Respondent's second position, which contradicts the first, is that they do not seek to deny that irregular units from the FRY operated on the territory of Bosnia and Herzegovina. Instead they attempt to justify such actions as short-term secondments which, they say, would only lead to attribution to the Respondent if they remained part of the command structure of the FRY at the relevant times¹²². Apart from their repetition of the evidence presented by Bosnia and

¹²⁰CR 2006/15, p. 17, para. 141 (Mr. Stojanovic).

¹²¹CR 2006/23, pp. 32-34 (General Dannatt).

¹²²CR 2006/17, p. 26, para. 240 (Mr. Brownlie).

Herzegovina of the legal incorporation of these units into the armed forces of the FRY¹²³, there has been no serious attempt to grapple with these facts by the Respondent.

37. The evidence submitted by Bosnia and Herzegovina so far has proved that the chain of command went up to the Respondent for both the paramilitaries from the FRY who remained under the auspices of the Ministry of the Interior and the local Bosnian Serb paramilitaries who were incorporated into the structure of the Bosnian Serb Army¹²⁴. One such example, which I will clarify to further make this point, is the forces of the Serbian State security service known as the Red Berets. We have already presented evidence about this group and stated that President Milosevic was well aware of their activities¹²⁵. This was shown on the same video footage of the sixth anniversary ceremony of the Red Berets, which I have mentioned above. This ceremony, which took place at the Red Berets' training centre near Belgrade, was attended by Milosevic himself. Furthermore, on the video you see Mr. Milosevic shaking hands with Colonel Bozovic, one of the senior members of the Red Berets group, who has already been mentioned as being involved in the joint operation group Pauk and Mr. Milosevic states clearly for the camera: "Hello, Bozovic, I read those reports of yours."¹²⁶ This shows regular reporting by the Red Berets to the Government of the FRY. The transcript of that video, which was also admitted into evidence in the *Milosevic* case, documents the speech made by Frenki Simatovic, who was their commander, and he gives an account of that unit:

"[The Red Berets] was constituted on 4 May 1991 at the time of the break-up of the former Yugoslavia, and since it emerged has constantly worked to protect national security in circumstances where the existence of the Serbian people was directly jeopardized *throughout its entire ethnic area* . . . Due to the international circumstances familiar/to us all/, we were forced to operate in complete secrecy . . . When it was formed, its core was made up of members of our services, RSK police and volunteers from Serbia."¹²⁷

38. Therefore we have a clear example of forces from the State security department of the Respondent working in Bosnia and Herzegovina acting as organs of the State with the knowledge and backing of the President of that country. The Respondent has additionally tried to portray such

¹²³CR 2006/21, p. 15, para. 2 (Mr. Brownlie).

¹²⁴CR 2006/9, p. 21, para. 39 (Ms Karagiannakis).

¹²⁵*Ibid.*, p. 14, para. 16 (Ms Karagiannakis).

¹²⁶ICTY, *Prosecutor v. Slobodan Milosevic*, case No. IT-02-54, Exhibit No. P390, tab 2, p. 2.

¹²⁷*Ibid.*, Exhibit No. P390, tab 2, p. 5.

actions by paramilitaries from the FRY as of a limited number, carried out with the permission of the Bosnian Serbs¹²⁸. Whether the Bosnian Serbs gave their permission or not is immaterial since the paramilitaries from the FRY were working towards the same aim as the Bosnian Serbs: to create one Serbian State and they used the same approach — which was ethnic cleansing amounting to genocide. Mr. Ollivier will further demonstrate the fact that Republika Srpska was an organ of the Respondent and not a sovereign State. The number of times they acted is also immaterial, given the sorts of activities they were involved in and the Court has already seen that they were involved in the takeovers — where in some instances they were controlling the actions — and that they committed some of the most horrific crimes of the conflict¹²⁹.

39. That the responsibility and control of the paramilitary units operating in Bosnia and Herzegovina rested with Belgrade has already been shown to the Court. Arkan's secretary, who may be considered as a very reliable witness since she observed many events first-hand, had access to all of the documents of Arkan's units and furthermore spoke to many of the protagonists; she made a contemporaneous note of all of these sources in a diary she kept. She stated before the *Milosevic* Trial Chamber that the units of the Serbian Volunteer Guard — this is Arkan's units — would not be deployed anywhere without orders from the State security service¹³⁰.

40. The Respondent has not attempted to deny that these paramilitaries were involved in such crimes. Instead they have characterized these forces as a “form of lawful assistance”¹³¹. This sort of classification seems odd given that the intent of their being sent to Bosnia and Herzegovina was then for them to engage in acts that were clearly criminal, whichever way they are looked at. We note, however, and acknowledge that the Respondent agrees with our position on attribution when they say that: “Such forces may take part in joint operations with the forces of another State, whilst continuing to fall within the command structure of the sending State.”¹³² It is these joint operations that I will be dealing with tomorrow.

¹²⁸CR 2006/17, p. 26, para. 239 (Mr. Brownlie).

¹²⁹CR 2006/6 (Ms Dauban); CR 2006/9 (Ms Karagiannakis).

¹³⁰CR 2006/6, p. 13, para. 10 (Ms Dauban).

¹³¹CR 2006/17, p. 26, para. 241 (Mr. Brownlie).

¹³²CR 2006/21, p. 16, para. 3 (Mr. Brownlie).

Conclusions

41. Madam President, Members of the Court, Bosnia and Herzegovina has shown you that responsibility for all of the military actions that happen on the ground in a conflict lies with each and everyone in those military units. However, it lies most heavily on those who formed the political will which ultimately and knowingly guided the very military activity. Many of the actions on the ground in Bosnia and Herzegovina in 1992-1995 were, without any doubt, criminal; the intent which inspired them — and this is what our case is all about — has the very fingerprints of genocide.

42. I thank you, Madam President, Members of the Court for your kind attention and would kindly ask you to give the floor to Mr. Ollivier. However, I see that the time is now coming up to 10 to 6 and as Mr. Ollivier would like to speak for 20 minutes, I would ask that you decide if it would be appropriate for him to begin now.

The PRESIDENT: If we can be confident that Mr. Ollivier's submission to us will be for 20 minutes we will hear the entirety of it now.

Ms DAUBAN: Thank you.

Mr. OLLIVIER: Thank you, Madam President. Madame le président, Messieurs les juges, c'est un immense honneur de plaider devant votre Cour.

LA REPUBLIKA SRPSKA ET LA VRS

1. La défense présentée au cours de ses plaidoiries par la Serbie-et-Monténégro consiste à s'abriter derrière, non pas l'existence, voire une relative autonomie, mais bel et bien derrière *l'indépendance et la qualité d'Etat au sens du droit international* à laquelle aurait pu prétendre la Republika Srsпка. La Serbie-et-Monténégro cherche ainsi à réfuter sa responsabilité directe pour les actes commis par cette entité et les personnes qui lui étaient subordonnées. Ainsi le défendeur entend démontrer que cette entité faisait «écran» entre lui et les exécutants du génocide. Et, il me revient de montrer que cet écran n'était qu'un écran de fumée.

2. Comme un conseil de la Bosnie-Herzégovine l'a déjà dit¹³³, la conception du plan génocidaire, l'entente en vue de commettre le génocide ont été fomentées à Belgrade et c'est là et pour de tels actes, que, d'un point de vue moral, pèse la plus lourde responsabilité.

Le PRESIDENT : Moins vite, s'il vous plaît.

Mr. OLLIVIER: I am sorry. I will try.

En droit également, ces actes sont certainement suffisants pour engager la responsabilité de la Serbie-et-Monténégro. Mais la Bosnie-Herzégovine est convaincue que la Cour ne s'arrêtera pas là et pourra constater l'utilisation par l'Etat défendeur de structures artificiellement constituées sur le territoire de la Bosnie-Herzégovine pour réaliser son projet de destruction des non-Serbes.

A cette fin, je vais essayer de montrer que :

1. Le défendeur n'a avancé aucun élément nouveau au cours de ses plaidoiries orales de nature à démontrer la prétendue indépendance de la Republika Srpska

3. Au cours du premier tour, un conseil du défendeur a avancé comme un élément permettant de prouver que les faits de génocide ne sont pas attribuables à la Serbie-et-Monténégro, conjointement d'ailleurs au «retrait» de la JNA — dont le défendeur fait généreusement remonter le début au mois de mars 1992 —, «*l'apparition de la Republika Srpska comme indépendant au cours de la période qui a débuté le 28 février 1992*»¹³⁴.

4. Nos contradicteurs allèguent ainsi que la Republika Srpska réunissait les conditions pour prétendre à la qualité d'Etat indépendant. S'agissant d'arguments déjà avancés pour l'essentiel dans le contre-mémoire ou, beaucoup plus brièvement, dans la duplique¹³⁵, et auquel le requérant a déjà pu amplement répondre dans sa réplique¹³⁶, il ne paraît pas nécessaire d'entrer ici dans de longs développements. Une rapide réfutation suffit, je crois, pour montrer qu'en aucun cas les

¹³³ CR 2006/10, p. 55-58, par. 42-50 (Pellet).

¹³⁴ CR 2006/16, p. 31, par. 85 (Brownlie); voir aussi p. 33, par. 91-92; p. 39, par. 115 et 117; CR 2006/17, p. 26, par. 238.c) et 242 (Brownlie); p. 44-45, par. 309-310; p. 46, par. 314 ou CR 2006/21, p. 44-45, par. 63-64 (Brownlie).

¹³⁵ Contre-mémoire, p. 122-134, par. 2.4.1.1-2.7.1.8, p. 243, par. 2.21.1.1, p. 244, par. 2.21.1.4 ou p. 1080, par. 8.10 et 8.12; duplique, p. 567-590.

¹³⁶ Réplique, p. 788-816.

arguments avancés par la Serbie-et-Monténégro¹³⁷ ne permettent d'établir l'indépendance de la Republika Srpska.

Le rapport du Secrétaire général des Nations Unies du 30 mai 1992

5. On connaît le prix qu'attache la Serbie-et-Monténégro au rapport du Secrétaire général des Nations Unies en date du 30 mai 1992. Ce document est en effet constamment appelé à la rescousse dès que le défendeur veut apporter la preuve de l'indépendance de la Republika Srpska¹³⁸. Il est dit en effet dans ce rapport que les forces commandées par le général Mladić «échappent semble-t-il au contrôle de l'armée populaire yougoslave [la JNA]»¹³⁹. La date précoce de ce rapport, le 30 mai 1992, laisse pour le moins quelques doutes sur le fait qu'il puisse à lui seul offrir cette preuve définitive. Mais surtout, l'examen attentif de son contenu montre qu'il est loin de confirmer les vues du défendeur.

6. Le Secrétaire général prend tout d'abord la précaution de préciser qu'il «n'a pas été possible de s'assurer de l'exactitude des informations obtenues» et que la FORPRONU n'a pas été «en mesure de recueillir par elle-même des renseignements»¹⁴⁰. Autrement dit, ce rapport n'est fondé que sur des informations émanant des autorités yougoslaves. Encore faut-il noter qu'il est rédigé en des formules très prudentes, soulignant «l'incertitude qui pèse sur la question de savoir qui contrôle politiquement les forces serbes en Bosnie-Herzégovine»¹⁴¹. Le rapport confirme par ailleurs de manière éclatante la présence de la JNA sur le territoire de la Bosnie-Herzégovine après la date de son prétendu retrait et relève ainsi la présence d'éléments de la JNA «dans diverses garnisons en Bosnie-Herzégovine, en particulier dans les zones contrôlées par les Serbes, y compris dans deux établissements des faubourgs de Sarajevo»¹⁴². Enfin, la conclusion du rapport vise expressément le défendeur lorsque le Secrétaire général décrit la décision prise le jour même

¹³⁷ CR 2006/16, p. 31-34 et 40-53 (Brownlie). Incidemment, voir aussi CR 2006/17, p. 28, par. 246-247 (Brownlie); CR 2006/21, p. 20, par. 16 (Brownlie) et CR 2006/21, p. 45, par. 64 (Stojanović).

¹³⁸ Voir CR 2006/16, p. 32, par. 87, p. 41, par. 122 et p. 48, par. 141 (Brownlie). Voir aussi CR 2006/21, p. 45, par. 64 (Stojanović). Contre-mémoire, p. 129-130, par. 2.6.1.1-2.6.1.3, p. 249-251, par. 3.1.2.8, p. 264-265, par. 3.1.5.16 et p. 266-267, par. 3.1.5.19; duplique, par. 3.2.3.4, par. 3.2.3.10.

¹³⁹ Nations Unies, doc. S/24049, p. 4, par. 9.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 2, par. 4.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 3, par. 8.

¹⁴² *Ibid.*, p. 2, par. 6.

d'imposer des sanctions à la République fédérative de Yougoslavie comme une «manifestation de la ferme volonté de la communauté internationale de mettre fin aux combats en Bosnie-Herzégovine»¹⁴³. Il est donc très clair, à cette date, le 30 mai 1992, que ni le Secrétaire général ni le Conseil de sécurité ne sont dupes de la situation, et les résolutions ultérieures du Conseil de sécurité prouveront que cette situation s'est prolongée jusqu'en 1995¹⁴⁴.

7. On conviendra que ce seul rapport n'autorise en aucun cas la lecture qu'en fait le défendeur et que, dans la mesure où l'on peut en tirer des conclusions, ce ne sont sûrement pas celles qu'il en tire.

Le «point de vue» de lord Owen est présenté ensuite comme une preuve de la nature des relations entre Pale et Belgrade¹⁴⁵

8. Les citations par M. le professeur Brownlie des diverses déclarations faites par lord Owen, devant le Tribunal pour l'ex-Yougoslavie ou dans son livre de souvenirs tendraient à montrer que «Milosevic n'était pas en mesure de contrôler la prise de décision chez les dirigeants politiques des Serbes de Bosnie»¹⁴⁶. A vrai dire, ces citations sont assez énigmatiques¹⁴⁷. De plus, le défendeur oublie d'attirer l'attention de la Cour sur d'autres déclarations de lord Owen qui très clairement sont loin de servir sa thèse.

9. Lord Owen reconnaît ainsi devant le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie «le pouvoir incontestable», «considérable» de Milosevic sur les Serbes de Bosnie¹⁴⁸; ou encore, il reconnaît «que *l'armée des Serbes de Bosnie n'aurait pas pu survivre* à partir du moment où la Bosnie-Herzégovine a été reconnue en tant que pays indépendant par le Conseil de sécurité si elle n'avait pas bénéficié de l'appui de l'ex-Yougoslavie»¹⁴⁹.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 5, par. 17.

¹⁴⁴ S/RES/819 (1993), 16 avril 1993; S/RES/820 (1992), 17 avril 1993; S/RES/838 (1993), 10 juin 1993. Voir aussi les résolutions de l'Assemblée générale A/RES/46/242, 25 avril 1992; A/RES/47/121, 18 décembre 1992; A/RES/48/88, 20 décembre 1993.

¹⁴⁵ CR 2006/16, p. 45-48, par. 133-144 (Brownlie); CR 2006/17, p. 11-12, par. 170-172 (Brownlie).

¹⁴⁶ CR 2006/16, p. 47, par. 137 (Brownlie).

¹⁴⁷ CR 2006/16, p. 46, par. 135 (Brownlie).

¹⁴⁸ TPIY, *Le procureur c. Slobodan Milošević*, affaire n° IT-02-54, témoignage de lord Owen, CR. 3 novembre 2003, p. 28374.

¹⁴⁹ TPIY, *Le procureur c. Slobodan Milošević*, affaire n° IT-02-54, témoignage de lord Owen, CR. 3 novembre 2003, p. 28393.

10. L'opinion de lord Owen, si elle n'est pas toujours très bien arrêtée, penche ainsi beaucoup plus vers la thèse de la Bosnie-Herzégovine que celle de la Serbie-et-Monténégro. Toujours au cours de son témoignage devant le Tribunal pénal international, lord Owen déclare : «Quant au fait de savoir si vous [il s'adresse alors à Slobodan Milošević] aviez un rapport de commandement vis-à-vis du général Mladić, je pense très certainement que Mladić, *de temps en temps*, agissait de façon indépendante»¹⁵⁰. Cela signifie bien que Milosevic était, le reste du temps, dans un rapport de commandement vis-à-vis de Mladić.

11. Même dans les vues de lord Owen où le défendeur croit, à tort, trouver des preuves de ses allégations, c'est en définitive beaucoup plus l'étroite dépendance des Serbes de Bosnie à l'égard de Belgrade qui ressort.

La reconnaissance de la «partie serbe de Bosnie» dans les négociations internationales attesterait également, selon la Serbie-et-Monténégro, de l'existence souveraine de la Republika Srpska

12. En dépit de la réponse déjà apportée dans la réplique de la Bosnie-Herzégovine¹⁵¹, le défendeur persiste à invoquer «l'identité politique distincte» de la Republika Srpska¹⁵² qu'il faudrait inférer d'un ensemble de documents des Nations Unies, qu'il s'agisse de résolutions du Conseil de sécurité ou de rapports concernant des négociations en cours, et où il est fait référence à la «partie serbe-bosniaque»¹⁵³. Je me bornerai à résumer très brièvement les explications, très simples, qu'a déjà données la Bosnie-Herzégovine dans sa réplique, à savoir que

- d'une part, jamais dans ces documents la Republika Srpska n'est nommément désignée, dans la logique du refus général de la communauté internationale de reconnaître à cette entité la qualité d'Etat au sens du droit international; et,
- d'autre part, la référence à une «partie» belligérante dans un conflit ne préjuge en rien de la responsabilité internationale engagée par les actes de cette partie. Le but des négociations et des appels internationaux, dans un tel cas, consiste beaucoup plus à associer tous les

¹⁵⁰ TPIY, *Le procureur c. Slobodan Milošević*, affaire n° IT-02-54, témoignage de lord Owen, CR. 3 novembre 2003, p. 28440-28441.

¹⁵¹ Réplique, p. 797-798, par. 104.

¹⁵² CR 2006/16, p. 41, par. 123 (Brownlie).

¹⁵³ CR 2006/16, p. 41-44, par. 123-128 (Brownlie). Contre-mémoire, p. 125-129, par. 2.4.1.13-2.5.1.12 et duplique, par. 3.2.3.7-3.2.3.8.

belligérants à un processus de règlement et à les contraindre à respecter toutes les obligations qui pèsent sur eux en vertu du droit humanitaire¹⁵⁴.

13. La responsabilité de la République fédérative de Yougoslavie a évidemment trouvé sa plus parfaite illustration dans sa signature des accords de Dayton. Mais ici, le défendeur inverse l'ordre des facteurs en postulant que le fait, pour la RFY, de signer les accords au nom de l'entité serbe de Bosnie-Herzégovine prouverait l'existence de «deux entités indépendantes et égales»¹⁵⁵, à savoir la RFY et la Republika Srpska. Mais la question est précisément de savoir ce qui peut expliquer qu'une entité prétendument indépendante accepte d'être représentée et engagée par un autre Etat. Comment expliquer, en outre, que cet Etat accepte (la RFY) de «prendre toutes les mesures nécessaires ... pour faire en sorte» qu'une entité prétendument indépendante «respecte» et se «conforme totalement» aux accords signés en son nom ? L'argumentation du défendeur, Madame le président, est, au surplus, irrecevable. La Republika Srpska n'est reconnue que comme une «entité» composant la Bosnie-Herzégovine. Il n'y a là rien qui permette de placer la Republika Srpska et la République fédérative de Yougoslavie sur un pied d'égalité.

14. A cet égard, les explications du défendeur sont très sommaires et guère convaincantes :

- que la Republika Srpska ait paraphé les accords relatifs à l'organisation constitutionnelle de l'Etat de Bosnie-Herzégovine ne peut sérieusement constituer l'indice que voudrait y trouver M. le professeur Brownlie¹⁵⁶. Cela témoigne bien davantage, et tout simplement, de l'objectif de réaffirmer l'intégrité territoriale, l'indépendance et la souveraineté de la Bosnie-Herzégovine. Le professeur Condorelli vous a déjà entretenus à ce sujet lors du premier tour¹⁵⁷; et,
- d'autre part, l'absence de délégation officielle de la Republika Srpska à Dayton est lapidairement expliquée par le fait que Karadžić et Mladić, inculpés de «crimes de guerre», n'étaient pas autorisés à participer aux négociations¹⁵⁸. Cet argument laisse pour le moins perplexe : voici donc une «entité» dont on prétend qu'elle réunissait tous les attributs d'un Etat

¹⁵⁴ Réplique, p. 797-798, par. 104.

¹⁵⁵ CR 2006/16, p. 51, par. 152 (Brownlie).

¹⁵⁶ CR 2006/16, p. 50, par. 151 (Brownlie).

¹⁵⁷ CR 2006/10, p. 16, par. 14 et p. 21-22, par. 28 (Condorelli).

¹⁵⁸ CR 2006/16, p. 51, par. 154 (Brownlie).

au sens du droit international et qui ne disposait, aux fins de sa représentation, en tout et pour tout que de deux «personnalités»? M. Lukić nous a pourtant rappelé que le vice-président de la Republika Srpska (M. Koljević), le «ministre des affaires étrangères» et le président de l'Assemblée faisaient partie de la délégation serbe¹⁵⁹.

15. L'explication, Madame le président, vous a déjà été donnée à de nombreuses reprises. Le demandeur, et encore récemment, au premier tour, par la voix du professeur Condorelli¹⁶⁰, a démontré que ce procédé peu commun par lequel la RFY a pu lier, par sa signature, la Republika Srpska ne peut recevoir qu'une seule explication : l'identité parfaite entre les Serbes de Bosnie et les Serbes de Serbie, constamment réaffirmée par les uns comme par les autres dans leur désir d'un seul Etat pour tous les Serbes¹⁶¹. En août 1995, Slobodan Milošević ne répondait-il pas, à la question de Richard Holbrooke sur le point de savoir s'il devait négocier avec lui, Milošević, ou avec les Serbes de Bosnie : «Avec moi, bien entendu»¹⁶² ? Et cela n'est qu'un écho à ce que le général Mladic affirmait, lors d'une négociation tenue avec un représentant des Nations Unies : «Belgrade est notre capitale.»¹⁶³

16. Nous disposons par ailleurs de témoignages confirmant que «le président Milošević dirigeait totalement la délégation» unique des Serbes lors des négociations à Dayton et que, lorsqu'il s'agissait de discuter de cartes géographiques, il «semblait avoir des connaissances très importantes, une bonne connaissance de la situation et n'avoir besoin de parler à personne de ces questions — n'avoir besoin de consulter personne»¹⁶⁴. A défaut d'explications des conseils de la Serbie-et-Monténégro sur le rôle décisif joué par Milošević, nous avons écouté avec intérêt le témoignage de M. Lukić devant cette Cour, en attendant de lui des précisions sur le rôle des membres serbes bosniaques au sein de la délégation de la RFY, délégation dans laquelle il figurait

¹⁵⁹ CR 2006/24, p. 18 (Lukić).

¹⁶⁰ CR 2006/10, p. 10-18, par. 1-18 (Condorelli).

¹⁶¹ CR 2006/10, p. 10-18, par. 1-18 (Condorelli). Voir aussi, CR 2006/2, p. 29-32, par. 4-11 (van den Biesen); CR 2006/4, p. 37-39, par. 5-10 (van den Biesen); CR 2006/7, p. 46, par. 7 (Franck).

¹⁶² TPIY, *Le procureur c. Slobodan Milošević*, affaire n° IT-02-54, témoignage du général W. Clark, CR. 15 novembre 2003, p. 30370.

¹⁶³ TPIY, *Le procureur c. Slobodan Milošević*, affaire n° IT-02-54, témoignage de D. Harland, CR. 18 septembre 2003, p. 26966.

¹⁶⁴ TPIY, *Le procureur c. Slobodan Milošević*, affaire n° IT-02-54, témoignage de W. Clark, CR. 15 novembre 2003, p. 30375 et p. 30376.

personnellement en qualité d'«expert cartographe». La courte et très générale intervention de M. Lukić sur ce point, fondée sur des généralités comme «les négociations ont ... été longues. Toutes les options étaient sur la table. L'activité diplomatique était intense»¹⁶⁵, nous a confortés dans l'idée que ce n'était décidément pas parmi les membres serbes-bosniaques de la délégation yougoslave que se trouvait le réel centre de décision.

17. Concernant, ensuite, la garantie apportée par la RFY à l'exécution des accords par la Republika Srpska, le défendeur tente de faire accroire à la Cour que nous aurions «omis[is] de faire état» de la demande formulée par la Republika Srpska¹⁶⁶, et prétend que «l'obligation de garantie avait été assumée à la demande de la délégation de la Republika Srpska»¹⁶⁷. Non seulement, Madame le président, la Bosnie-Herzégovine n'a nullement «omis de faire état» de la lettre adressée à la délégation de la RFY, mais elle a précisément réfuté par avance, au premier tour, l'argument que n'a pas manqué de faire valoir le défendeur : l'engagement pris par la République fédérative de Yougoslavie est, sans commune mesure, beaucoup plus ferme que la simple garantie demandée par les Serbes de Bosnie¹⁶⁸. La situation est donc sur ce point parfaitement claire : la République fédérative de Yougoslavie a entièrement pris à son compte l'engagement de faire respecter les accords de Dayton.

Le prétendu divorce entre Belgrade et les Serbes de Bosnie (1993-1994)

18. Les circonstances entourant la signature des accords de Dayton rendent presque superflue la réfutation des allégations du défendeur au sujet de «divergences» ou de «ruptures» qui seraient apparues entre la République fédérative de Yougoslavie et la Republika Srpska à la suite du rejet, par cette dernière, de différentes propositions de paix entre 1993 et 1994. Ces allégations sont d'ailleurs souvent de simples assertions non sérieusement étayées. Les preuves accablantes de l'intégration parfaite de la Republika Srpska dans la RFY, sur lesquelles je reviendrai demain, ne permettent pas d'imaginer qu'à un seul instant l'unité entre les Serbes de la RFY et les Serbes de Bosnie ait été véritablement troublée. J'examinerai donc très brièvement, successivement, les

¹⁶⁵ CR 2006/24, p. 18 (Lukić).

¹⁶⁶ CR 2006/16, p. 51, par. 153 (Brownlie).

¹⁶⁷ CR 2006/16, p. 51, par. 153 (Brownlie).

¹⁶⁸ CR 2006/10, p. 23, par. 29 (Condorelli).

allégations de la Serbie-et-Monténégro au sujet des sanctions qu'elle aurait imposées à la Republika Srpska en 1994¹⁶⁹, et j'examinerai ensuite les «preuves» avancées d'une «conscience politique particulière des Serbes de Bosnie»¹⁷⁰.

Les prétendues «sanctions» imposées en septembre 1994

19. A en croire le conseil de la Serbie-et-Monténégro, «à compter de mai 1992, les Serbes de Bosnie ne dépendaient plus de Belgrade»¹⁷¹. Sans craindre la contradiction, il soutient toutefois immédiatement après que «la rupture définitive entre les Serbes de Bosnie et Belgrade eut lieu le 4 août 1994»¹⁷². Je pourrais encore me référer à la déclaration de Slobodan Milošević du 11 mai 1993, qui est citée dans notre mémoire¹⁷³, par laquelle il assurait que toute assistance aux Serbes de Bosnie avait cessé, mais je crains de me perdre et de vous perdre encore davantage dans la chronologie. Nous admettons bien volontiers que la position d'équilibriste dans laquelle se trouve le défendeur n'est pas très confortable. Mais nous ne pouvons admettre que cela conduise à une présentation largement tronquée des faits. Je dois donc rétablir quelques vérités.

20. La décision proclamée de Belgrade, en septembre 1994, d'imposer des sanctions à l'encontre de la Republika Srpska, et à laquelle fait référence le défendeur, était uniquement destinée à obtenir une levée des sanctions décidées, elles, par le Conseil de sécurité, qui pesaient sur la République fédérative de Yougoslavie depuis plus de deux ans. Lord Owen, en qui le défendeur place une si grande confiance, a très clairement évoqué la «stratégie» mise en œuvre derrière l'imposition de prétendues sanctions : «dans le cadre de votre stratégie [il s'adresse à Slobodan Milošević], consistant à éviter les sanctions, ou, en tout cas, à essayer d'en obtenir une suspension, vous vouliez montrer au monde que cette distinction [entre la Serbie et la Republika Srpska] existait»¹⁷⁴.

¹⁶⁹ CR 2006/16, p. 44-45, par. 129 (Brownlie). Voir aussi CR 2006/17, p. 12, par. 172 (Brownlie).

¹⁷⁰ CR 2006/16, p. 49, par. 145 (Brownlie).

¹⁷¹ CR 2006/17, p. 12, par. 171 (Brownlie).

¹⁷² CR 2006/17, p. 12, par. 172.

¹⁷³ Mémoire, p. 90, par. 2.3.8.4.

¹⁷⁴ TPIY, *Le procureur c. Slobodan Milošević*, affaire n° IT-02-54, témoignage de lord Owen, CR. 3 novembre 2003, p. 28442.

21. Mais cette volonté de se distancier, aux yeux du monde, de la Republika Srpska, ne doit pas abuser. Un rapport émanant de la conférence internationale sur l'ex-Yougoslavie est certes cité par le défendeur pour prouver que «le Gouvernement de la République fédérative de Yougoslavie (Serbie et Monténégro) [a] honor[é] l'engagement qu'il a pris de fermer la frontière» avec les zones de Bosnie-Herzégovine détenues par les Serbes¹⁷⁵. Ce rapport doit toutefois être lu en sachant que ses «conclusions» — toutes provisoires puisque le rapport (en date du 3 octobre 1994) ne suit que de quelques jours la mise en place effective de la mission d'observation (le 17 septembre 1994) — ne reposent que sur les «observations [d'une] mission sur le terrain»¹⁷⁶ dont les moyens étaient extrêmement limités. Lorsque l'on sait que ladite mission était composée d'environ cent trente-cinq hommes — à la date du rapport seules quatre-vingt-treize personnes avaient été déployées — pour surveiller environ 450 kilomètres de frontières, la plus grande circonspection s'impose quant à la fiabilité de ses résultats¹⁷⁷.

22. A vrai dire, Madame le président, Messieurs les juges, cette discussion est vaine et très dérisoire au regard du nombre incalculable d'éléments qui démontrent, non seulement que ces sanctions n'ont été que poudre aux yeux¹⁷⁸, mais que le soutien vital apporté par la République fédérative de Yougoslavie à la Republika Srpska est demeuré inchangé avant comme après 1994. Je vous en présenterai une synthèse demain.

The PRESIDENT: Could I interrupt you to find out how you are going along?

Mr. OLLIVIER: It is my last point. I have two or three minutes. Thank you.

La «conscience politique particulière des Serbes de Bosnie»

23. Je voudrais examiner un dernier argument du défendeur qui a trait à ce qu'il appelle «l'esprit d'indépendance» des Serbes de Bosnie¹⁷⁹. Le professeur Condorelli a montré en détail,

¹⁷⁵ Nations Unies, doc. S/1994/1124. Cité dans CR 2006/16, p. 44-45, par. 129 (Brownlie).

¹⁷⁶ *Ibid.*

¹⁷⁷ TPIY, *Le procureur c. Slobodan Milošević*, affaire n° IT-02-54, témoignage de M. Williams, CR. 24 juin 2003, p. 22956-22957. Voir également le rapport du 3 octobre 1994 : Nations Unies, doc. S/1994/1124, par. 2.

¹⁷⁸ Voir en outre la réplique, p. 706-710, par. 397-403.

¹⁷⁹ CR 2006/16, p. 49, par. 145 (Brownlie).

lors du premier tour de nos plaidoiries, que la Republika Srpska et la RFY tendaient vers un même objectif d'intégration, et il a établi qu'à la volonté de la première de demeurer dans la Fédération yougoslave répondait l'assurance de la seconde de son soutien et de sa solidarité sans faille¹⁸⁰. Il est donc pour le moins paradoxal d'invoquer l'esprit d'indépendance d'une entité dont l'objectif proclamé était de constituer un seul Etat avec la Serbie.

24. D'ailleurs, vous le savez, un seul exemple de cette prétendue «conscience politique particulière» est largement exploité par la Partie adverse : le rejet du plan Vance-Owen par l'Assemblée de la Republika Srpska en mai 1993¹⁸¹. Nous avons entendu M. Popović, témoin appelé par le défendeur, décrire en détail la séance de l'assemblée de la Republika Srpska au cours de laquelle la proposition de règlement a été rejetée¹⁸². Mais nous n'avons reçu aucune réponse aux faits, postérieurs à 1993, que nous avons établis. Le défendeur prétend que les liens ont été coupés après le rejet du plan Vance-Owen alors qu'en novembre 1993 le système de paiement des officiers de la VRS est formalisé au sein du 30^e centre du personnel de la VJ, l'armée yougoslave. Un an plus tard, en mars 1994, l'unité financière déjà existante est encore renforcée par la subordination officielle de la Banque nationale de la Republika Srpska à la Banque nationale de Yougoslavie.

25. Décidément, Madame le président, aucune des allégations destinées à prouver l'indépendance de la Republika Srpska, aucun des éléments justifiant selon nos contradicteurs de reconnaître à cette entité toutes les qualités d'un Etat, ne peut être raisonnablement opposé à la Bosnie-Herzégovine.

26. S'il m'incombait de répondre précisément à ces diverses allégations, pour en démontrer l'inconsistance, force est de reconnaître qu'elles pèsent de bien peu de poids face aux nombreux faits avancés par la Bosnie-Herzégovine et qui prouvent :

¹⁸⁰ CR 2006/10, p. 12-18, par. 7-18 (Condorelli). Voir aussi CR 2006/2, p. 31-32, par. 9-12 (van den Biesen); CR 2006/4, p. 10-12, par. 2-9 (Karagiannakis).

¹⁸¹ Contre-mémoire, p. 286-289, par. 3.5.1.5-3.6.1.3; CR 2006/16, p. 49, par. 145-147 (Brownlie), CR 2006/18, p. 42-43, par. 106 (de Roux).

¹⁸² CR 2006/25, p. 11-12 (Popović).

2. L'intégration de la Republika Srpska dans la RFY

Si vous le voulez bien, Madame le président, je reviendrai demain matin devant vous pour exposer l'argumentation de la Bosnie-Herzégovine sur ce point. Je vous remercie très vivement de votre attention et je vous prie de m'excuser au nom de toute la Bosnie-Herzégovine pour le léger retard.

Le PRESIDENT : Je vous remercie, Monsieur Ollivier. The Court will now rise and resume at 10 o'clock tomorrow morning.

The Court rose at 6.20 p.m.
